**Zeitschrift:** Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de

Berne

Herausgeber: Société Oeconomique de Berne

**Band:** 4 (1763)

Heft: 4

**Artikel:** Lettre de M. G. Herrenschwand [...]: des divers obstacles de notre

agriculture et industrie, particulierement des inconveniens des

communes

**Autor:** Herrenschvand, G.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-382576

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

# LETTRE

De M. G.

## HERRENSCHVAND,

D. en Med. Cons. Aul. & ci - devant prémier Méd. de S. A. S. le Duc de Saxe-Gotha, Membre honoraire de la Société acconomique de BERNE.

### DES

AGRICULTURE ET INDUSTRIE.

DES INCONVENIENS DES COMMUNES &c.

the de la contre de mer

III

# LETTRE

Do M. G.

## HERRENSCHVAND,

D. on Mad. Conf. Ant. Co ci e devant prémier d'Iéd. de S. A. S. le Duc de Susse Cothes, Alembre honoraire de la Social economique de Berry.

DES .

DIVERS OBSTACKES DE NOTRE

GRICULTURE ET INDUSTRIE,

DES INCONVENIENS DES COMMUNES Es.



## LETTRE

adressée à la Société œconomique de BERNE.

### MESSIEURS.

Honneur, que vous avés bien voulu me faire, en m'appellant à participer à vos travaux, me feroit avec raison de la peine, n'étoit Messieurs, que vous savés que l'agriculture est pour moi un art nouveau : en esset, comment mériterois je vos applaudissemens, que j'ambitionne de tout mon cœur?

Si je me suis permis, Messieurs, cette lettre, c'est uniquement pour vous marquer que je cherche sincérement à saisir vos idées, & que je désire avec ardeur de voir vos vues lumineuses adoptées, & vos travaux généreux couronnés par le rapide accroissement de nos recoltes, de nos troupeaux, de la population & de ce qui s'en suivra nécessairement de prospérité pour notre chére patrie.

Plus Mrs., j'apprens à connoître l'état présent de la culture de nos terres & nos antiques abus, plus je suis touché de votre entreprise patriotique, & pénétré de reconnoissan-

-mollion

noissance pour vous, d'avoir voulu vous occuper de nos vrais intérêts. Oferais-je, Mellieurs, les craionner tels que je les conçois, & vous réprésenter encore, que nous avons bien plus à démolir, qu'à édifier.

Pour m'expliquer, il faut, que je pose en fait quelques vérités de notoriété publique : favoir :

- 1°. Que la masse des fonds connus, sous le nom de biens des communes, est d'une étendue immense à raison de la masse cultivée du canton.
- 2º. Que l'un comportant l'autre, & étendue égale, les fonds communs sont d'un rapport moindre encore, que ceux qui lont assujettis aux parcours. ov alla contien agent
- 3. Que nos clos en prés, en vergers, en vignes, en jardins, en chénevières &c. d'une part, les terres à labours, les prairies, les bois & les autres fonds non - clos, d'autre part ; l'un comportant l'autre, dans châque classe, les non - clos ne se paient guére au-dela de la sixieme de ce que valent dans le commerce les fonds qui sont à clos ; & on ob ? sontone
- 4. Que la différence du prix courrant est affez généralement compensée par celle du tap port des clos & des non-clos, les fraix deduits, series de nos terres de vos

Vous feres, Messieurs, au moien de vos -moor ob Orionog & punisoritan obirrecher recherches bientot en état de connoître la juste proportion des masses des clos, des nonclos, & des biens communs, non seulement entr'elles, mais encore rélativement à la surface du canton. D'ici alors, il sera permis de supposer, ce qui est en gros probable, je veux dire que la masse des sonds, qui sont à clos, sait une sixième du tout : cela étant, cette sixième partie doit nécessairement, elle seule rapporter tout autant que les cinq parties restantes ensemble.

Ce seroit, Messieurs, mettre en avant un paradoxe absolument outré, de vouloir s'en prendre au climat, soit au sol de ces cinq sixiémes; puisque, reservé nos rocs nuds, nos montagnes couvertes de glaces ou de neiges éternelles, & nos marais absolument sangeux, notre sol est généralement propre a produire les choses d'utilité principale les plus désirables: & qui voudra connoître ses propriétés, la tarriere à la main, & comparer le sol des clos, avec celui des non-clos, s'assûrera, à n'en doûter plus, que la plus grande partie des derniers est aussi variée, & dans ses variations, d'aussi bon sol, que l'est la plus grande partie de partie des clos dans les siennes.

Les fonds communs depuis bien des siécles, ne sont plus dans le commerce : mais pour achever de se convaincre du fait, que je viens d'avancer, touchant la parité des qualités des fonds

fonds clos & non-clos, il n'y a qu'à se procurer de côté & d'autre des lettres d'acquis des piéces, qui, de nos jours, ont été patiées à clos, pour constater d'une part, qu'en l'état de non-clos, elles ont été vendues à vil prix; & d'autre part, que dès le tems de leur passation à clos, elles ont à chaque changement de main haussé de prix, si bien, que la plus grande partie des clos, qui ont été de notre tems ajoûtés aux anciens, se vendent cinq fois plus chers, que les non-clos attenants.

Il n'est pas doûteux, 'MM. que ces mêmes pièces, abandonnées encore à la sinistre œconomie des non-clos, ne fussent aujourd'hui au taux des derniers, & que par conséquent leur hausse en rapport & en valeur ne depende principalement d'avoir été passées à clos. Qu'on dise, que c'est bien moins à cela, qu'à l'industrie & aux fraix du propriétaire, qu'il faut attribuer la hausse de cet arpent ci; je me contenterai pour le coup de répondre, n'importe à l'agriculture; la société n'a ni plus ni moins acquis par là, la valeur de cinq arpens; puisque cet arpent, qui ne rapportoit qu'un, rapporte six, les fraix & les peines de culture déduits.

Ces faits, MM. me paroissent décisifs pour établir, sans autre raisonnement, que les parcours & les biens communs, pour n'avoir pas les avantages des clos, dérobent à l'état, & à la société un revenu immense.

Quant

Quant à l'intérêt privé des participans aux communes & aux parcours, tout cultivateur fensé commencera par dire: dans l'état où sont les choses, l'un & l'autre nous sont absolument nécessaires; toute notre œconomie rurale est montée sur cela: nous n'avons rien à nous en propiété, dès que nous ne sommes pas sûrs d'avoir des communes & le parcours; & tout seroit sens dessus dessous chez nous, si on nous ôtoit des subsides nécessaires, sur lesquels nous avons compté pour nous & pour notre bétail, en bois, en pâturages &c.

Mais cet homme, aussi vrai, qu'il est sensé, avouëra ingénuement que les biens communs donnent matière à bien des assemblées, des corvées, des fraix, des pillages, des procès &c. & que tout bien considéré, son revenant bon n'est rien moins, que pur prosit pour lui.

Il soutiendera, que le parcours, pour le présent lui est aussi nécessaire, que son bétail; & avec raison, puisqu'il n'a du sourage, que pour hiverner ses troupeaux, & qu'il n'a pas de pâquiers à lui, ni d'autres moiens pour les faire vivre en été.

Cela dit, il attestera de bon cœur, que le droit de parcours est le droit de nuire aux au tres à charge de revanche. Il sent que le bon œconome, dont les troupeaux & la masse

des terres à labour sont proportionés à ce qu'il amasse de sourage, est la dupe du mauvais œconome, qui faute d'avoir des prés, en proportion de ce qu'il a de bétail, pour cultiver ses champs, ne pille pas moins ses commensaux, que le déprédateur, qui n'a pas de sonds en propriété, & qui ne laisse pas de gruger le sol d'autrui, & d'en manger les haies vives, avec les bestiaux, qu'il achète, dès que la prémière pointe d'herbe ôse paroître, & qui revend au moment qu'il ne lui reste plus rien à ravager.

En effet, l'esprit de la convention, qui a établi le parcours, est sans doûte, de jouir sur les autres, de ce dont ils jouissent sur nous, ni plus ni moins; & par conséquent de ne pas nourir plus de betail aux depends des autres, qu'ils n'en nourrissent à nos depends. Du moment que j'observe cette régle sondamentale, & que les autres ne l'observent pas, je perds indubitablement au parcours: User de réprésailles seroit pour l'occonome sage un mal plus grand encore, lui & l'agriculture en seroient cruellement punis, & bientôt tout notre bétail seroit la triste victime des vices monstrueux du parcours, que vous connoilsés, Messieurs, de reste.

Le pauvre, vous dira-t-on; la vache qui le nourrit; les moutons qui l'habillent, que deviendront-ils? S'il savoit calculer, il seroit bien bien moins attaché à ces biens dangéreux pour lui; il y met tout ce qu'il a; il en tire peu de profit, & le prémier malheur l'assomme : qu'y a-t-il de plus désirable pour lui, que la surabondance dans les vivres, & d'avoir constamment des moiens de s'occuper utilement lui & ses ensans? Mais bientèt nous verrons qu'il est des moiens de bien nourir sa vache sans les parcours.

Quant aux clameurs des cultivateurs, qui font asses injustes pour vouloir faire vivre principalement aux dépends d'autrui, dans les parcours, leurs attelages épuisés; leurs cris ne sauroient faire la moindre sensation. Tous ces laboureurs, qui n'ont pas des prés, à raisson de ce qu'ils ont de bétail & de champs, feront toujours mal leurs affaires, & celles de l'association. Ils arrêtent bien plus, qu'on ne le pense, les progrès de l'agriculture, & dès qu'ils n'auront plus la ressource du parcours, ils seront forcés d'acheter assez de prés, ou d'en établir d'artificiels, ou de vendre leurs champs supersus aux voisins, qui en manquent, & qui les feront mieux valoir.

Voilà tout le mal, que je verrai dans la condamnation du parcours, du moment qu'on aura un autre moien pour entretenir pendant l'été, sans leur secours, le bétail, dont châcun a un besoin indispensable.

Voions si un bon emploi des biens com-

muns ne pourroit pas nous arranger; en attendant notre bonheur complet de l'abolition du parcours, & d'une nouvelle œconomie de cette classe de fonds. Je l'espére; mais ce sera plus ou moins heureusement, à raison de la quantité, & de la qualité des sonds, & des moiens de châque communauté. Qu'il me soit permis de m'expliquer,

l'ai posé en fait, que la plus grande par tie des communes elt d'un sol fertile. J'aioûterai ici, qu'il en est beaucoup de ces fonds, qui seroient des plus propres à recevoir les fourages les plus désirables, pour être consumés en verd à l'étable par nos différentes espéces de bétail, & que, reservé les montagnes, les bois & les forêts en coupe réglée, en bois à bâtir, & à glands de rapport; les prairies à record les paquiers clos, & les fermes, qui appartiennent aux villes & aux villages, toute la masse restante des fonds communs, est non seulement sans culture; mais en outre absolument dégradée, par tous les plus mauvais traitemens de la part des hommes, des troupeaux & des insectes grands & petits: & tous ces fonds de non valeur font, sans doûte, la masse la plus considerable des biens communs.

Espérer que ces fonds seront mieux tenus à l'avenir que du passé seroit peu connoître les vices surannés de l'administration des biens fonds, qui, pour avoir plus d'un maître n'en

n'en ont point, ni la façon de penser du peuple participant aux communes, qui n'a pas assés de vertu pour saire pour la postérité au-delà de ce que ses dévanciers ont sait pour lui.

D'ailleurs tous les amandemens des terres sont plus ou moins dispendieux, &, pour les faire avec prosit, il demandent à être mieux médités & éxécutés, que ne le sont les entre-prises d'un peuple, qui assemblé avec tumulte, ne connoît guére le sait, dont il décide, ni ses véritables intérêts. Ensin les fraix & les travaux l'ésfaroucheront toûjours; c'est un mal présent, la jourssance au contraire lera toûjours pour lui un bien incertain & èloigné. Ces considérations seules sont un sûr guarant, que les choses resteront telles qu'elles en fait de la non-valeur de la plus grande partie des sonds communs.

Le bien cependant, qui succéderoit rapidement à l'abolition du parcours, moiennant un bon emploi des biens communs est immense. Vous le connoissés MM., le détail feroit un volume, & le sommaire n'est pas moins, que de doubler dans l'espace de douze ans nos recoltes, & par conséquent nos troupeaux.

Quelle conquête à faire, MM., & qu'elle sera douce, des qu'elle pourra se faire au profit de châcun, & sans nuire ni troubler personne. Qu'y a-t-il à faire pour cela? Moins peus-être qu'on ne pense.

Contentons nous à amasser tous les matériaux pour convaincre le public, que le sixiéme de la masse du canton, qui est à clos rapporte seule autant, que toute la masse restante, & vérisions, à ne laisser pas de doûte la dessus, que la majeure partie de la masse restante est d'un aussi bon sol, que la sixiéme qui est à clos; les variétés, qui se trouvent dans l'une & dans l'autre masse compensées.

Ces faits bien constatés, tout sera dit, & il sera démontré, que la non-valeur du bon sol restant dépend principalement du sinistre emploi, qu'on en fait, & que la masse de la qualité & du rapport des clos pourra être doublée dès que, moiennant un supplément aux besoins indispensables, que le peuple cultivateur tire, pour lui & ses animaux domessiques, des communes & du parcours, ces derniers pourront être entiérement abolis.

Enfin, développons bien, que ce supplément peut se trouver dans le bon emploi des biens communs, qui ne sont pas de nécessité absolué aux communiers. Démontrons qu'un changement facile à faire dans l'emploi des sonds communs resormera, quand on le voudra, tous les vices reconomiques de cette classe de biens, & que cette nouvelle reconomie no us condui,

conduira sans autre à une rénonciation volontaire de nous nuire par l'éxercice de nos droits au parcours.

Supposons MM., qu'on proposat aux communautés de conserver tels qu'ils sont, les fonds communs, qui sont de bon rapport, de garder encore dans leurs biens communs chéris, les bois nécessaires à l'usage de la génération présente, & un terrein suffisant, des plus propres pour en cultiver, selon l'art à l'usage de leurs arrières neveux: ce debut n'auroit rien qui pût les allarmer. Et en prenant le terrein des bois à planter dans les cfpaces, qui font actuellement en forêts, la génération présente auroit besoin d'autant moins de bois pour elle : elle extirperoit d'abord ceux - là ; elle en auroit la depouille pour recompense de la nouvelle plantation, qu'elle deroit tenue de faire. C'est ainsi, que châque commune parviendroit à avoir plus de bois, avec moitié moins de forêts.

Que leur faudroit - il encore indispensablement conserver sur leurs biens communs?

Il est éxactement de l'intérêt du cultivateur des sonds bas, de celui des propriétaires des montagnes & surtout de l'intérêt de l'a-griculture, que les sorts poulains, les génisses, & tout ce qui n'est pas de service, meme les moutons, soient envoiés à la montagne; au lieu de la vache à lait, que le cultivateur louë

pour l'été aux fermiers des montagnes, & se prive par là, pour une petite retribution, de la subsistance la plus salubre & la plus nécessaire à ses enfans.

Toutes les bouches inutiles au laboureur prospéreront bien plus loin de lui. Qu'il ne garde donc que les bouches utiles, & ce qui a besoin de ses soins & de sa protection. La jument poullinière, la vache, la brebis, la truie qui doivent peupler ses étables, & toute cette jeunesse, qui ne sauroit prospérer que sous ses auspices.

Dès que châque cultivateur sera restreint à ne faire vivre des pâturages communs, que la jument, la vache, la brebis, la truie, qui nourrissent, & les veaux, les poulains & les pourceaux, qui sont à leur prémier été; il est peu de communes, assés mal partagées en sonds communs, qui moienant un arrangement bien médité, n'enssent les moiens en main d'établir dès aujourd'hui sur leurs dissérens sols communs, les dissérens parcs de nécessité in dispensable pour remplir cet objet.

Il est vrai, que les villages, qui ne seroient pas à portée d'envoier à la montagne leurs moutons, qui se nourrissent sur les parcours, seroient obligés de les diminuer. Mais d'ici alors les parcours leur resteroient; & lors même, qu'ils seront retranchés, il est peu de contrées dans notre

notre patrie, où il ne restat asses de ces terreins incultes, pour y faire vivre, sans muire à personne, le nombre de moutons requis
pour la toison nécessaire à châque famille.
Heureux ceux qui n'auront point de terre de
non valeur, qu'ils puissent y destiner! Ils seront mieux vêtus, que ceux, qui les habilleront, & ceux-ci moiennant la possession de
cette branche de commerce, seront moins à
plaindre.

Voilà MM., nos participans aux communes confirmés dans la possession de leurs biens communs, qui sont d'un rapport à ne pou-Voir pas les faire valoir beaucoup d'avantage. Ils sont pourvûs de bois; & leur bétail, qui a besoin du plein air, & de la liberté, l'est de pâquiers. N'auroient - ils pas lieu de bénir Dieu, si on leur faisoit trouver encore tant dans l'emploi en nature, que moiennant des échanges, des ventes, & de nouveaux acquêts, dans la masse de leurs fonds communs, de quoi bien nourrir, cinq mois de l'année, à l'ombre du ratelier, & à l'abris des insultes des infectes, leurs animaux de fervice, les chevaux, les bœufs, les vaches, qui jusques ici ont vecu misérablement, dans les pâturages communs & fur les parcours.

Une communauté de biens, renfermée dans le cercle étroit de leurs besoins communs, les moins préjudiciables à l'agriculture, doit né L 3 cessai-

cessairement être conservée à châque village. Il est de sortes raisons pour cela. Les cultivateurs, qui sont nés & élévés dans un territoire, sont vraiment fairs l'un pour l'autre. Une attache pour l'oiseau au nid, où il est éclos, ne sauroit qu'être utile à l'agriculture, & elle est de la plus grande importance, quant à l'objet de la population d'un païs, aussi bon & aussi mauvais, que l'est le nôtre dans ses dissérens districts. Le partage des sonds communs en entier, seroit la fortune de la génération présente. L'époque auroit du brillant pour l'agriculture, & pour le particulier; mais après nous se manisesteroient des maux d'autant plus grands, qu'ils seroient sans reméde.

L'attache qui retient le citadin industrieux dans l'enceinte étroite des murs de nos petites villes, l'empêchera toûjours de faire valoit tous ses talens: Heureux s'il n'est pas réduit à les ensouir au milieu de sa carrière, & ce cloud fatal le sera toûjours pour celui, qui ne sanroit saire bien là, où il est comme contraint de passer sa vie.

Nous ne pensons pas, que nous ne sommes plus au siécle de l'institution sociale: ce qui étoit très bien alors, est aujourd'hui tout - à fait déraisonnable; fermer les portes de nos villes les uns aux autres, & nous tenir à la chaîne chés nous, les uns les autres, c'est arrêter constamment nos progrès dans le commerce, les arts & toute espèce d'industrie. Mais

Mais l'indifférence du peuple de la campagne pour son sol natal, & la facilité de passer d'une mauvaise contrée dans une bonne, seroit un mal bien plus grand encore. Donnons donc à nos villages du goût, & aux villes du dégoût pour leurs prérogatives. L'agriculture, le commerce, les arts, les mêtiers, la population, l'état & la société entière en prositeront.

Je reviens à mon objet. Oserai-je MM., supposer, ce que je crois probable, sans en avoir de certitude. Je veux dire, qu'il y a nombre de communautés, qui par de là les bois & les pâquiers, dont j'ai commencé par les nantir, auroient en sus, en bons fonds communs, de quoi destiner deux arpens par attélage aux prairies artificielles & un quart d'ar-Pent par ménage, aux plantations légumineuses. Et il en est, je pense, peu, qui par des échanges, des ventes, & de nouvelles acquisitions, qu'ils feroient, tant au moien de l'argent, provenant des ventes de leurs fonds communs non nécessaires, qu'au moien de leur capitaux superflus, placés en rente, ne pussent s'arranger de même; car il faut un assés grand village pour y trouver une douzaine d'attélages.

En établissant simplement des abreuvoirs communs dans les villages, dont l'auge dans un grand contour sût environnée toute l'année de feuillage & de terres rapportées par couche,

couche, où l'on conduiroit le filet d'eau requ's pour les bien faire pétrir par le bétail jusqu'à pourriture convenable; on amafferoit par ce seul moies dans le courant de l'année un engrais immense, qui ne conteroit que que quelques travaux de corvée : & moiennant cet excellent terreau commun, châcun auroit de sa plantation, sans avoir les fraix de l'engraisser, tout ce qu'il voudra y cultiver pour son usage, & celui de son menu bétail, dans la plus grande abondance; tandis que les deux arpens en luzerne, par éxemple, nourriroient en verd, cinq mois de l'année l'attélage le plus fort, & une vache à lait, conjointément avec ce que chaque bon œconome aura constamment à y mêler de paille & de verd maigre, qui ne se féne point, & qui rendroit la luzerne plus falubre.

Qui est le laboureur. & le petit communier. qui ne se contentat pas d'une pareille compensation des paquiers communs & des parcours?

Que celui, qui tient de nécessité deux attellages au service de l'agriculture, ait quatre arpens de ces fourages communs à manger en verd; qu'on assigne à celui, qui, au tems de la répartition, n'aura que sa vache, de quoi la nourrir de même; & que ceux, qui n'auront que du même bétail, ou qui n'en auront point du tout, aïent même portion, aux plantations de la commune, que les plus hupés du village: châcun se trouvera certainement mieux mieux partagé qu'auparavant, & ils jouïront tous en proportion, de ce qu'ils ont jouï aux pâquiers communs & aux parcours.

Que les services & les travaux pour ces nouveaux biens communs, soient en proportion de la jouissance d'un chacun; c'est tout ce qu'il faudra, pour que tel puisse être le prémier institut. La roue de la fortune tournera toûjours: à la longue, cette espéce d'usufruit circulera d'une famille à l'autre, & il passera des descendants des riches aux descendants des pauvres. Quant à ceux dont les besoins, pour faire vivre leurs troupeaux multiplies, augmenteront, ils auront les connoissances requises, & des moiens de reste pour créer par la suite des prairies naturelles & artificielles dans leurs fonds, qui bientôt seront liberés du parcours. Et châcun sera en état de se Paffer, par ce moien, des luzernes du commun pour le tems, qu'il faudra les labourer avant de pouvoir les renouveller; après qu'elles auront été de secours pendant les douzes prémiéres années de leur création.

Au reste, que le nombre des familles soit des attélages vienne à augmenter, ou à diminuer; les piquets seroient bientôt remués, pour augmenter, ou diminuer en nombre & en étendué les parties de luzerne, & de la plantation du commun : & tout seroit assés équitablement arrangé pour le présent & pour l'avenir.

Il reste à savoir ce qu'on seroit au plus grand profit de l'agriculture des sonds communs surabondans, tous les emplois de nécessité indispensable faits: & comment on nantira les communautés pauvres de moiens de se passer du parcours?

Quant à ces derniers; ce sera en se hâtant de libérer généreusement du parcours leurs sonds les plus à portée de leurs habitations; les meilleurs pour être convertis en prairies artificielles, & les plus aisés à être clos. En leur intimant d'y cultiver les fourages, qui leur seront nécessaires pour nourrir en verd leur bétail de service durant l'été à l'étable.

Pour ce qui regarde les biens communs surabondans, le bien de l'agriculture voulant, qu'on leur donne un maître; les communautés vendront tout ce qui sera éloigné du village, & elles partageront les sonds, qui en seront près. Les partages tant de l'argent, provenant de ces ventes, que le partage des sonds, se feront d'égalité, non par samille, mais par têtes de leurs bourgeois, grands & petits; mâles & semmelles; présens & absens.

Le riche, a été prérogé tantôt pour le bien de l'agriculture, d'après ses besoins d'aujour-d'hui, & sa jouissance actuelle. Par la raison de l'équité & pour le bien de la population personne ne le sera dans ce partage : que d'absens rappellés, de samilles encouragées à bien faire,

de filles qui trouveront maris, & de garçons qui prendront une femme, au moien de ces petits héritages.

Nous voici, MM. en pleine espérance de pouvoir nous paffer des parcours, & nos vaftes fins pourront en être libérées sans aucune rétribution. Si nous en avons paié du passé à nos commensaux, ç'a été à juste titre. Les Paisations à clos, qui nous dispensoient de recevoir chés nous leur betail, ne les exemptoient pas d'être mangés par le nôtre. Ce ne fera plus le cas, puisque châcun possédera en toute propriété ses champs, qu'il fera valoir à sa volonté, & à mesure, que les bras se multiplieront, nos recoltes (notre effet le plus précieux ) nos troupeaux, les revenus de l'état, des seigneurs, & le bien être de châque individu croîtront d'année en année jusqu'à-ce que notre agriculture, sous vos auspices, ait atteint toute la perfection, dont elle est fusceptible.

Ce siècle d'or, MM., n'est pas fait pour nous, & nous n'avons pas besoin de l'atteindre pour jouir d'un bonheur, que nos dévanciers ne connurent jamais. La puissante province, que nous allons conquerir par l'abolition du parcours, moiennant le bon emploi des biens communs, nous enrichira de reste: mais songeons, que les pais de l'abondance, où l'air est salubre, & le gouvernement doux, furent toûjours la patrie d'un peuple nombreux. Ne fixons

fixons point le terme de la prospérité de nos arriéres neveux aux conquêtes, qui feront complétement le nôtre, & fraions à l'agriculture toutes les routes principales pour la faire arriver bien sûrement à sa perfection.

Tout ce qu'il y a de sol sertile dans notre chère patrie sera incessamment au pouvoit d'un peuple à qui on ne reprocha jamais de n'être pas également robuste & laborieux. Si jamais il eut besoin d'être éclairé, & de recevoir des subsides, c'est à présent. Applanissons, MM., à notre postérité tous les sentiers pour la faire arriver aux perfections de l'agriculture, que nous ne saurions atteindre. Et pour que leur bonheur nous tienne à cœur, songeons combien il est dur pour des cultivateurs, aussi infatigables, que l'est le peuple d'ici, de travailler des terres assujetties au parcours &c. qui souvent leur rapportent à peine la valeur de ce qu'ils y metteut.

Il est vrai que la masse des vivres en reçoit toûjours quelque accroissement; mais il n'est pas moins vrai, que le pais de l'abondance ne sauroit être celui, où le propriétaire ne pourra tirer de ses sonds son intérêt légitime, ni le cultivateur sa vie, & le salaire, qu'il mérite.

Pour qu'un état soit bien peuplé de laboureurs, pour y avoir une abondance stable & un bon marché permanent des vivres, il faut bien bien plus; il est nécessaire, que, sans autre ressource, le petit peuple cultivateur puisse prospérer. Donc il saut travailler d'une application égale à diminuer ses fraix, & ses travaux, & à ne lui saire pratiquer, en sait de moiens d'augmenter ses recoltes de toute espèce, que ceux qui à coup sûr, lui rapporteront plus, qu'ils ne lui coûteront.

Le secret principal, MM, pour diminuer tout ensemble les fraix & les travaux du cultivateur, & d'augmenter avec un profit certain ses recoltes, est, sans doûte, d'assigner aux végétaux, dont nous voulons faire notre profit, un sol, où ils se plaisent si bien, qu'ils y prospérent avec des fraix & des travaux modiques.

Le second secrèt est, de cultiver ce sol, & souvent encore les plantes mêmes, avec tout l'art requis pour en faire son plus grand profit.

Done un cultivateur devroit également bien connoître ses sols, les besoins des ses végétaux différens, & la culture la plus efficace, & en même tems la moins dispendieuse, pour mettre & maintenir ses sols, & ses végétaux en l'état requis pour une végétation rigouteuse. Il faudroit encore, qu'il sçût les différences prosits, qui lui resteront, fraix & peine désalqués des différentes cultures, qui sont plus ou moins dispendieuses; & qu'il connût éxacte-

exactement la valeur des denrées différentes, qui se plaisent également bien dans un même sol, pour préférer toûjours ce qui lui sera le plus profitable, soit à son usage, soit dans le commerce.

Qui, MM., épuisera cet océan de connoisfances œconomiques dans tous leurs immenses détails?

Les principes cependant, que je viens d'etablir sont la vérité même. Tirons en le parti que nous pourrons, pour nos végétaux d'utilité principale; heureusement le nombre n'est pas immense. Il ne suffit pas, que nos sols antiques, & nos jachéres ne soient plus. Il faut les emploier si bien, que nos arriéres neveux n'aient pas lieu de nous reprocher des fautes essentielles; & surtout, que nous avons augmenté leurs fraix & leurs travaux, & diminué leurs profits, en ne destinant pas nos pais conquis à quoi ces terroirs se trouveront. par leur nature différence, être les plus propres. Ils seront toûjours les maîtres de perfectionner notre culture; mais ils pourroient bien ne l'être pas de redresser hos erreurs sur la destination du sol.

Les connoissances du cultivateur de ses sols, seront elles toûjours bornées à classifier par tradition ses terroirs, en terres à seigle, à froment &c. Et les expériences de nos dévanciers, conjointement avec les faits, qui sont

sont sous nos yeux, ne suffiront-ils jamais, à nous nantir de régles sûres, sur l'emploi le plus profitable des terres, d'après une connoissance exacte des besoins des végétaux les plus utiles, & des différentes qualités des sols?

Ces régles, MM., vous l'avouerés, si elles étoient assés simples, pour être saisses du
peuple cultivateur, avanceroient infiniment
l'agriculture. Tout ce sol emploié à ce qu'il
n'est pas naturellement propre, aussi bien que
les végétaux, qui sont en terre étrangère doivent nécessairement recevoir de l'art, ce que
la nature leur resuse. Les supplémens seront
toûjours imparsaits, dispendieux & pénibles
pour le cultivateur; & ils seront de peu de
durée.

Oui, MM., le sol dont les amandemens pour le dénaturer, nous paroîtront les moins chers, rendra généralement autant, fraix & travaux déduits, si on se contente d'y bien cultiver les végétaux, qui s'y plaisent, que lorsqu'on s'efforcera d'y nourrir une famille étrangère: ce sol artificiel pourra faire au prémier aspect la gloire de son cultivateur; mais le calcul de l'œconome ne sera pas pour lui.

Pourquoi ce malheureux champ, toûjours imprégné d'une humidité funeste au bled qu'on y séme; cet autre dont les graviers englou-tissent tous les engrais; ce prés toûjours cou-

vert de mousse; ces vignes toûjours cultivées & toûjours misérables, se vendent-ils à vils prix depuis des siécles? C'est parce que les engrais, les fraix & les peines, ont constanment absorbé la valeur des recoltes.

Examinons le sol dans sa surface; découvrons le plus prosond. Comparons les propriétés du sol ex - & intérieur avec les bésoins des végétaux, que le cultivateur s'efforce d'y nourrir, & il se manifestera d'ordinaire, que son peu de fertilité dépend bien moins de la non-valeur du sol, que de sa mauvaise destination.

J'en appelle à vous MM., n'est-ce pas la grande source de la multiplication de nos fraix & de la diminution de nos recoltes ? Fairésvous cent pas, sans avoir matière de voir nos erreurs sur la mauvaise destination de nos fols différens? S'il est un pais au monde, où il soit indispensable de faire valoir les fols & les végétaux les uns par les autres, c'est notre patrie, où dans les plus petits espaces, il se trouve communément des terroirs absolument différens : notre inadvertance sur cela, nous empêchera toûjours d'égaler nos voisins, dont les sols dans une grande étendue sont de la même nature; & nous les surpasserons, dès que nous aurons des régles pour faire notre profit du nôtre, le lon ses variétés. Tout

Tout bien considéré, les régles MM. qui nous manquent, ne consisteroient-elles pas d'une part à distinguer nos dissérens terroirs, en ceux, qui sont entiérement prérogés par la nature, pour avoir le sol ex-& intérieur également bon; en ceux dont le sol extérieur est seul, ou principalement de service; en ceux ou le sol intérieur l'est de présérence; & ensin en ceux, dont les sols ex-& intérieurs sont mauvais.

D'autre part à classifier les végétaux grands & petits, qui sont d'utilité principale; en ceux qui ont un besoin absolu d'un bon sol ex-& intérieur; en ceux qui ont besoin seulement d'un bon sol extérieur; en ceux qui ne demandent au sol extérieur, que leur prémier aliment, & qui bientôt pénétrent dans le sol intérieur, dont ils tirent leur principale nourriture; & finalement en ceux, qui s'accommodent d'un mauvais sol.

Je n'irai pas plus loin: en voici tout autant qu'il en faut au peuple cultivateur. Il fusfira qu'il fache outre cela que la terre, qu'il aura sorti à quatre pieds de prosondeur de son sol, sans y avoir trouvé du tust, de la terre rouge serugineuse, d'eau croupissante sur glaise, ni beaucoup de pierres, soit des couches de sable ou de gravier, est bon sol, ex. & intérieur. Qu'il est d'autant meilleur, que la terre tirera d'avantage sur le noir, & qu'il en aura de reste, quand il aura comblé son trou, après en avoir laissé la matière quelques jours à l'air.

Qu'une terre pareille, à un pied & demi de profondeur fait preuve d'un sol extérieur très bon; & que plus il s'éloignera de ces termes, moins il doit être reputé bon sol extérieur.

Que toutes les fois qu'il trouvera sous un sol extérieur de peu de qualité, un sol, qui aproche d'avantage du caractère du bon sol, il peut être sûr, que le sol extérieur, ne saurroit lui être aussi utile, que l'intérieur, dont il pourra s'enrichir dans le tems, que l'extérieur le recompenseroit à peine de ses fraix & de ses travaux.

Qu'enfin il sache, qu'un sol mauvais tant ex-qu'intérieurement, n'est point sans qualité, & qu'à moins de pouvoir l'amander commodément moïenant l'eau, la marne ou le mélange des terres; il aura plus de prosit à l'emploïer, tel quel, à quoi il est par sa nature le plus propre, qu'en s'essorçant de l'amander aux depends du tems & des engrais, dont ont besoin ses bons sonds, qui seront toujours son prosit le plus solide.

Dès que le catalogue des végétaux d'utilité principale, à la suite de leur classification générale, à raison des quatres divisions majeures des sols, enseignera encore très briévement, ce qui doit être préséré entre les végétaux de châque classe; quand le sable, le gravier, l'argile, la terre noire, la sécheresse. l'humidité &c.: se trouveront dominer dans châque

châque classe de sol, il aura le secrêt de l'agriculture: & il sera j'espére, peu de cultivateurs, qui ne soient en état de comprendre
ces rêgles, & d'en faire leur profit.

Que la nouveauté de cette notion, MM. ne vous dégoute pas d'en approfondir la vérité & l'utilité. Je l'ai puisée dans la nature; que j'ai cherché à faisir, par des raisonnemens apuiés d'observations.

Que font au peuple cultivateur les analises chimiques de terres & de végétaux? L'utilité au contraire de ma notion saute aux yeux, & je la crois plus grande, que je n'oserois le dire. Vous en jugerés MM., & que nos grands Naturalistes & œconomes, les Haller, les Linnæus, les Buffons, les du Hamel &c. a en jugent; Plut à Dieu! que le prémier voulut ajoûter à tous ses biensaits pour le genre humain, le catalogue que je désire!

Les recoltes qu'aménent les plantes à pivot du sein de la terre, sont bien plus assurées, que ne le sont celles des plantes à racines sibreuses. Un hiver rigoureux, un été brulant; ni les autres sléaux, qui offencent cellesci, ne sauroient nuire autant aux prémières, qui, les prémiers fraix saits, & bien saits, nous en recompensent, sans travail ultérieur pendant une longue suite d'années: au lieu que le genre rampant, ne cesse d'occuper le cultivateur, & de le constituer en fraix.

K 2 Cette

Cette matière, MM., je le répéte, est d'autant plus intéressante pour nous qu'asses communément les dissérentes classes de sols se trouvent chés nous, dans l'enceinte des plus médiocres possessions; & que nous n'habitons pas un païs, où des contrées entières cultivent toute la masse de leurs sonds, d'après les besoins d'autrui.

Ici l'heureux héritier, qui tiendra de ses péres un bon sol ex-& intérieur ne l'emploiera jamais en entier, à ce, dont il est le plus propre. Son prémier objet sera toûjours d'en tirer tout son nécessaire pour lui & sa suite ; son sol est bon à tout, & il y cultive de tout.

Comme il ne dirige pas ses opérations d'après les besoins de son voisin, dont le sol est
varié; il est essentiel que celui-ci apprenne à
subsister par lui seul. Toute sa prospérité dépend, qu'il sache assigner à châque samille de
ses végétaux, leur place tout au plus juste;
& plus il sera exact à observer ce précepte, plus
son bien-ètre aprochera de celui de l'héritier
prérogé.

Ses terres à bon sol extérieur lui fourniront autant en bled & en recoltes, provenant de plantes à racines fibreuses, que si le sol de dessous est été bon.

Ses pantes à pivôt, qu'il aura semées dans ses fonds, dont le sol intérieur est bon; ses ésparsettes & les autres sourages artificiels? qui sortent du sol intérieur, lui rapporteront tout autant, que les prés gras du prémier.

Ses terres argileuses & humides, dont les labours sont si pénibles & les recoltes si incertaines, lui donneront à bon marché sorce treffle & fainasse: & pour égaler en tout son voisin prérogé; il n'aura qu'a conserver soigneusement ses bons sols ex - & intérieurs pour la luzerne, pour le treffle de Flandre, pour ses jardins, ses vergers, ses plantations légumineuses, sa chéneviere & sa linière.

Ce petit craion MM., sussit pour nous confondre sur la mauvaise œconomie rurale de nos jours. Nous ne pratiquons rien de tout cela; cependant en le pratiquant, ce champ à bled, qui sut toujours ingrat, remplira, quand on le voudra, avec bien moins d'engrais, de fraix, & de peine la grange d'un excellent sourage; & ce près, qui sut toûjours de peu de rapport, produira les bleds les plus désirables.

Outre l'augmentation de la masse des vivres, & de la diminution des fraix, que d'avantages ne reviendroit il pas à l'agriculture, de l'application studieuse de la régle de l'emploi du sol, d'après la connoissance des besoins des végétaux!

Cent questions, qui occupent aujourd'hui les Sociétés œconomiques, tomberoient par la même; la question des labours chés nous seroit apointée à ne labourer, pour être semé en bled, que les terres à bon sol extérieur;

K 3

& quant à la profondeur, de labourer toûjours autant que faire se pourra, à la profondeur du bon sol, &c.

Je quitte cette déduction qui ne finiroit point, pour vous parler d'un moïen d'avoir bientôt & d'après la pure expérience des régles, pour faire valoir le sol & les végétaux l'un par l'autre, & pour être nanti encore des régles de culture les plus désirables.

N'avons nous pas MM., ça & là, dans le canton, des districts, où ceci & cela réussit au mieux? Il est des districts où les prairies naturelles sont de grand rapport; il en est, où les luzernes, les sainsoins, les tresses, le froment, les ségles, l'épautre, les orges, les avoines, les graines rondes, le lin, le chanvre, les plantes ségumineuses, les arbres de haute sutaie & fruitiers &c.: sont de très belle & bonne venue; & il est d'autres contrées, où on voit le contraire.

Informons nous éxactement, quel est l'aspect, le climat, & surtout le sol ex-& intérieur dans les disférens districts analogues & opposés, où les disférentes familles de végétaux, qui nous interressent le plus, réussissent au mieux, & le moins bien. Sachons aussi les cultures disférentes, pour connoître avec précision, à quel point elles contribuent aux bons & aux mauvais succés. Avec l'aide, dont vous avés besoin, pour une recherche aussi salutaire, vous ne tarderés pas, d'avoir des régles

régles sûres, non seulement pour diriger le peuple cultivateur, par rapport à l'emploi de son sol, & pour lui enseigner les meilleures cultures; mais vos observations fixeroient les incertitudes des cultivateurs éclairés. De savoir tout ce qui convient, & tout ce qui nuit, ne sauroit manquer de les mettre en état de saire d'heureuses découvertes, & la régle des contraires leurs sourniroit sans doûte de nouveaux principes de conduite & de culture.

C'est là, MM., ce me semble une voie infaillible pour parvenir promptement à persectioner les cultures quelconques, qui sont famillieres dans le canton; en attendant que des succès supérieurs, & bien constatés de l'étranger nous apprennent à nous surpasser. Mais songeons toûjours, que pour les grands objèts, nous dépandons du laboureur, qui ne sera, que ce qu'il pourra, & qu'un peu plus, ou un peu moins d'art, & de façon, ne sauroit avancer, ni reculer beaucoup notre prospérité. Etre bien logé & bien nourri, & n'avoir pas de plantes parasites autour de soi, voilà le principal pour le végétal.

Il est, MM. des moïens des plus efficaces pour augmenter nos recoltes, que nous négligeons, & nous avons d'autant plus de tort de différer de les mettre en œuvre, qu'il satisfont en même tems au double objet, de remplir d'avantage les gréniers &c., & de diminuer les fraix, & le travail du cher & très précieux peuple cultivateur.

C'A

C'est vraiement pour lui, faire naufrage au port, d'avoir fait tout ce qui est à lui, & d'échouer par la mauvaise qualité de ses plants, & de ses semences quelconques.

Son mal devient un mal bien réel aussi pour la société, puisque tout défaut, ou retard de rapport diminue la masse des vivres. D'ailleurs quelques mauvais succès qui auront dépendu du vice de la graine & des plants dégoûteront une contrée entiése d'y cultiver les choses les plus désirables : on s'en prendra au sol innocent, au climat &c.

Le gain que feroit annuellement le laboureur, qui aujourd'hui séme constamment ses champs de grains qu'il y a recueilli, sera sans doûte pur gain pour lui, dès qu'il pourra troquer, au pair, sa semence, contre une meilleure. Ce gain, MM., vous le savés est sûr; & pour plusieurs sortes de bleds, il est au moins d'un sur huit, si le changement de semence se fait d'après les régles rélatives à la nature contraire des sols & des engrais.

Le peuple cultivateur est généralement persuadé, qu'il y a du bénéfice à changer les semences; mais il n'en connoit pas les régles. D'ailleurs il ne s'inquiétera jamais, d'aller ammasser çà & là le peu de semence, qu'il lui faut : il ne le sait pas même dans les années où sa semence est absolument désectueuse : Il regrettera toûjours ses pas & sur tout l'écu e qu'il seroit obligé de tirer de sa poche : mais il païera volontiers par un retour en bled, celui, qui le nantira des semences, dont il aura besoin, dès qu'il sera assûré d'en avoir de meilleures, que les siennes.

De lui donner cette facilité seroit augmenter d'un huitième la masse des bleds de châque recolte, sans fraix ni peine pour lui. Quel gain, MM., pour la société? & il sera fait, du moment que dans châque balliage il sera établi un commissionaire pour s'appliquer à remplir entiérement cet objet, & s'éclairer sur les régles du changement des semences pour pouvoir se guider en conséquence. Un homme de sens apprendra tout ce qu'il faut savoir làdessus en peu de jours : comme nos terroirs, hauts & bas, forts & lègers, fumés de fumiers différents &c., ne sont pas fort éloignés les uns des autres, cet homme trouveroit ailement dans l'enceinte de six & même moins de lieu, toute sa matière. Une correspondance bien ordonnée d'un bureau à l'autre diminueroit tous les fraix quelconques; & il suffiroit d'intimer aux gouverneurs des communes, la double ordonnance de nantir au printems le commissionaire du quantum des distérentes semences de bleds, que ses communiers lui auront demandé pour l'automne; de faire la même chose en automne pour les semences, qui s'enterrent au printems, d'une part : & de recevoir d'autre part de châcun de ses communiers en bleds très nêts, même mesurage, avec un dixiéme par éxemple en sus, de ce

qu'il aura à recevoir pour lui du commissionaire, à qui le tout au jour fixé pour cela, seroit délivré par des voitures de corvées, qui rameneroient ensemble les semences, pour être distribuées par le gouverneur d'après ses rôles; & tout seroit dit.

Il est vrai, que le commissionaire recevroit les bleds moins nourris des terres légéres, pour les graines bien nourries, qu'il aura tirées des terres fortes. Mais ses échanges avec les autres bureaux, qui lui donneront le fort pour le légér, & les dissérentes qualités de bleds qu'il recevroit des dissérentes communautés du balliage, compenseroient finalement tout; & il feroit son prosit avec un bénésice, qui ne sauroit saire un objet pour le cultivateur, vis à vis du prosit, qu'il en retireroit, d'autant qu'au moien de cet arrangement le commissionaire grainetier, ne seroit jamais dans le cas d'avoir plus de semence, qu'il ne sera bien assuré de débiter.

Cet expédient MM. ne fauroit non plus manquer de produire d'autres biens des plus importans, qui sont de purger nos champs des maux, qui leurs arrivent des semences immondes, & de prévenir différentes maladies, dont nos bleds sont aujourd'hui susceptibles. Et dans peu d'années tous nos bleds seroient infailliblement d'une qualité excel·lente.

Pourquoi tarder de mettre en œuvre ce moien d'augmenter nos recoltes? C'est de l'or tout pur à nos pieds; commençons par le ramasser, avant de laver nos sables, pour en tirer avec beaucoup de peine & de fraix de minces paillettes. Une invitation de votre so-ciété à ceux, qui administrent la police dans les balliages, ne pouroit-elle pas opérer ce bien?

Ne tardons point MM. de nous occuper aussi des moiens d'avoir de bons plants & toutes les meilleures graines pour nos autres terreins, il nous les faut pour les faire valoir à notre plus grand profit.

A la veille de mettre nos fonds, à quoi ils sont prérogés par la nature, notre œconomie rurale sera bien différente de ce qu'elle a été jusques-ici. Il nous faudra les différentes semences pour créer sorce prairies artificielles, & il nous en faudra de celles, qui réussissent dans les mauvais sols ex-& intérieurs: à peine trouvons nous du sarazin; bled si utile par le peu de semence qu'on emploie; par le mauvais sol dont il se contente, & par son utilité pour l'engrais de tous nos animaux domestiques. S'il est de meilleures semences pour nos jardins, pour nos lins &c. que ne sont celles, dont nous nous servons, il est essentiel que nous les aions.

Vous nous en recommanderés, MM. que nous

nous ne connoissons pas, pour de nouvelles cultures; dès que nous les aurons à la main, vous serés bien mieux obéi, & nos succès seront d'autant plus sûrs, que nos semences seront plus parfaites.

Un homme, que vous engageriés à remplir en plein cet objet, rendroit de grands services à l'agriculture; par le choix que vous fairiés, il seroit imbus de vos sentimens patriotiques; il participeroit à toutes vos connoissances; l'intérêt de l'agriculture seroit sa prémière loi: & sa prémière occupation seroit de connoître à sond les bonnes graines, & de les distinguer de celles, qui ne le seront pas. Ensin, il donneroit tous ses soins, à amasser tout ce qu'il y aura de plus parfait, au meilleur marché possible.

Par les soins de la police des balliages, les commissionaires grainetiers, pour la partie des bleds, pourroient encore recevoir sur cela, des gouverneurs des communes tous les automnes une liste des besoins de leurs ressortissans pour le printems; & une autre au printems pour l'automne. Ils envoieroient le sommaire au pourvoieur général, qui leur feroit tenir ce qu'ils auront demandé, pour être distribués par eux, pour argent comptant aux gouverneurs dans des paquets, étiquetés d'après leurs listes; & châcun receveroit à point nommé, sans bouger de chés lui, son néces-

faire des mains du gouverneur de son village. Il n'y auroit ni fraude à craindre pour
le cultivateur, ni compte, ni crédit pour les
bureaux; & le pourvoieur débiteroit ainsi bien
sûrement toutes ses provisions. Il n'y auroit
plus de vieilles semences dans le commerce,
& tout seroit arrangé au mieux, quant à l'objet infiniment interressant des semences. L'accroissement annuël, qui resulteroit à la masse
de nos bleds & denrées par ces deux établissements, est à mes yeux une affaire de la valeur de deux cents mille écus.

Il n'est pas moins essentiel, que le peuple cultivateur ait à la main tous les meilleurs plants des végétaux, dont il a un besoin indispensable; à ce désaut il les achéte au marché sur la soi d'un inconnu. Ses vergers, plantés à grands fraix trompent ensin ses éspérances; & ne pouvant se résoudre à les arracher, ces mauvais arbres couvrent, en pure pette pour lui, & au grand détriment de la société, les gazons de son verger d'une ombre mal faisante, & ils épuisent les sucs de la terre. Le pauvre homme non-seulement n'a pas des fruits; mais il en résulte pour lui bien du dommage.

Vous connoissés, MM. sur cela les besoins du peuple cultivateur; à mesure que l'été épaissit & exalte ses liquides, châque mois Pomone doit le régaler des fruits nouveaux, qui le rafraichissent; & ce sera pour lui l'aliment le plus

plus salubre, & le préservatif le plus sûr contre les maladies, dont il est ménacé, dès que son verger sera planté des fruits convenables.

Comment satisfera-t-il à ce besoin précieux s'il n'est pas assuré de l'espèce des entes qu'il achéte pour cela?

Par de là son nécessaire en fruits d'été, le beau, le sin, ne sauroit profiter beaucoup au peuple cultivateur, qui est éloigné des grandes villes; le tems qu'il mettroit à ceuillir & à débiter ses fruits, seroit toûjours pris sur des heures qu'il pourra emploier mieux. Il lui faut pour ses provisions d'hiver des plants, qui portent volontiers & beaucoup d'un fruit sain, & qui soit si bien de garde, qu'il puisse sécher ses provisions surabondantes à bon marché; c'est à dire à loisir, à mesure qu'il tirera son pain du four.

Qu'une pépinière dans châque balliage peuplée dans ce goût, & entre les mains d'un homme chargé d'office de ce département, d'après un catalogue, qu'on lui préscriroit, deviendroit utile! Autre invitation à faire à la police des balliages.

Le commerce ne recevroit pas de gêne par ces différens établissemens; il n'en coûteroit pas un sol à l'état: ni aux particuliers. Châu cun restroit libre d'en faire son prosit, ou de n'en pas user. Les commissionaires grainetiers, & les jardiniers n'en feront que mieux leur devoir.

devoir. L'œconome sage sera empressé de présérer le certain à l'incertain, il ira sans doûte au bureau & à la pépinière privilégiés, & ses succès reveilleront le routier indolent, qui ne tardera pas de suivre son éxemple. Dès que le cultivateur industrieux trouvera à vendre ses bonnes semences, il en amassera; il aura grand soin, qu'elles soient bonnes, & bientôt notre pourvoïeur en aura d'excellentes du païs à vendre à l'étranger, & ce sera un autre bien pour nous.

Avec ses subsides nous serons bien mieux. Mais il nous manquera une chose essentielle, qui rendera toûjours les fraix & les peines du cultivateur trop considérables. pour que nos denrées soient constament aux prix, qu'il les faut, pour faire seurir chés nous les manufactures, & les arts, & pour avoir le moien de faire une exportation utile de nos denrées supérfluës. Nos terres sont trop dispersées & trop éloignées de l'habitation des cultivateurs.

Loin d'avoir cet esprit mercantil, qui conserve les sonds en valeur & en raport, nous sommes habitués à abuser de la liberté d'acheter, & de n'acheter pas, tout comme du droit de vendre ou de ne vendre pas. Et moins guidés en cela par la considération de notre véritable intérêt, que dominé par un esprit de morgue inconcevable, nous nous nuisons, sans y penser, les uns aux autres, & nous arrêtons extrêmement les progrès de l'agriculture & de tout notre bonheur, qui en dépend.

Il sera éternellement vrai, qu'être loin de son bien c'est être près de son dommage. Et en fait d'agriculture, ce qui se néglige d'une part; les peines & les fraix, qui augmentent d'autre part, à raison de l'éloignement & de la dispersion des fonds, sont absolument incompatibles, avec l'abondance constante, réunie au bon marché permanent des denrées. Oui la dispersion des terres çà & là, loin du cultivateur est un vrai fléau pour l'agriculture, & pour la société entière; puisque, par la dégradation & tous les accidens, qui arrivent aux terres dispersées, la masse des productions quelconques est nécessairement fort diminuée, tandis que leur prix est augmenté par les accroissements des travaux, & l'emploi d'un tems précieux, que le cultivateur & ses attélages y mettent de plus, &c.

Il n'est pas moins évident que celui, qui par la raison de son éloignement d'une pièce, ou par d'autres entraves, qu'il ne sauroit léver, se contentera d'en tirer deux pour cent, plutôt que de la vendre pour un capital, quil iu raporteroit le quatre, à celui qui peut le saire valoir au six, est l'ennemi le plus imbécile de soi. D'autant qu'il ne sera pas d'un obôle plus riche, si au bout de dix ans de morgue, il parvient à extorquer le quart de plus, vû le prosit, qu'il eût sait sur les intérèts, s'il eût

eut vendu dix ans plutôt, au quart de moins. Et si son procédé n'est pas intérêt mal entendu, il faut qu'il ait renoncé à tout principe social.

La voix la plus favorable au droit de propriété, dont dans les deux cas on abuse, ne sauroit, ce me semble, accorder plus, que je n'ai supposé; vû que la faveur, quant aux estsets d'agriculture, doit être, pour celui, qui sait valoir le mieux; sa cause étant celle du prince, du seigneur qui a les laods & ventes, & celle de la société entière, à qui il importe, que la masse des vivres soit augmentée pour tous les accroissemens possibles, qui n'ont rien d'incompatible avec la sûreté publique, ni de contraire à l'équité,

Qu'un éxpédient, MM. seroit utile, qui d'après ces termes, facilitât les échanges, les acquêts, & les ventes, qui loin de nous nuire nous seroient également profitables, & feroient la fortune de notre agriculture.

Les cultivateurs, qui sont négligens ou mal dans leurs affaires, ne garderoient pas des sonds, qui dépérissent entre leurs mains, & ces derniers rétabliroient souvent leurs affaires, s'ils avoient la facilité de vendre à tems, ce qu'ils ne sont plus en état de cultiver. Cela seul porte sort loin pour l'agriculture, la population, & la prospérité d'un état.

L'Irlande, MM., qui a vû encore de nos jours ces erreurs régner dans ses provinces & 1763. IV. P. L avec

avec elles la misére, ne doit elle pas sa prospérité croissante à la reforme des différens abus, qui régnent encore parmi nous?

L'Helvétien aussi bien que l'Hybernois, qui demandent à faire des échanges, à aquérir, à vendre pour le bien de l'agriculture, s'annoncent pour faire une très bonne opération. Il se trouveroit sans doûte, dans châque paroisse, trois notables assés éclairés pour approfondir le fait, & qui après avoir vû l'objet, & oui les parties, seroient parfaitement en état de dresser un procès verbal de la valeur d'une pièce pour les interresses rélativement à leur œconomie rurale, & de déterminer au plus juste leur profit, & celui qui reviendroit à l'agriculture des achâts des échanges & des ventes, que châcun auroit à soliciter. Ces honnêtes gens faciliteroient à leurs paroissiens des opérations, qui évidenment tenderoient à leur bonheur. Et si châque paroisse assemblée avoit le pouvoir d'élire ses notables, & celui de les confirmer, ou de remplacer d'année en année, ceux, dont elle ne seroit pas contente; il est probable, que ces notables réuffiroient fouvent dans leurs négociations amicales; & elles seroient rarement infructucuses, si pour toute autorité, ils avoient l'ordre de déférer, ou il compêre, tout homme assez imbécille, ou assez revêche, pour se refuser à leurs conclusions, toutes les fois que le procès verbal constateroit, que dans leur arrêté, il y a parité de profit pour les interel-Tés >

sés, & de l'avantage pour l'agriculture; afin que l'on vît, si celui, qui regimbe, n'a pas besoin d'un authorisé pour contracter pour lui; moienant cela, le grand objet, dont il est question ici, ne laisseroit pas d'être rempli insensiblement.

Préparés MM. & disposés nos esprits à cela, par vos questions œconomiques?

Voila sans doûte de la besogne pour mettre l'agriculture sur un bon pied. Qui veut la fin, veut les moïens, & nous avons besoin de tous.

Qu'on veuille, que les arriéres neveux des illustres protecteurs de nos libertés ménent de nombreuses cohortes à la guerre, pour aprendre à désendre leur patrie. La nécessité de favoriser l'agriculture saute aux yeux: c'est le fondement de la population.

Nos maîtres, qui font consister tout leur bonheur, à diminuer les peines, & à augmenter le bien être de leurs sujèts, au moien de la resorme de nos erreurs & de nos abus dans l'agriculture, & en avançant les perfections, dont elle est susceptible, rempliront l'objet de leurs vœux, & leurs vües adorables. Et tous nos grands magistrats, qui désirent de voir sleurir dans l'état les sciences, le commerce & les arts, sont bien convaincus, que tous les progrés, que nous ferons en agriculture, seront autant de pas de faits pour arriver à leurs sins glorieuses.

Seroit-il possible MM- que notre bonheur pût être retardé par l'apréhension d'inos richesses; ou crainderions nous d'être embarassés de nos denrées supersues?

Hélas! le luxe, qui nous a mis dans la nécessité de chercher dans l'agriculture les moiens de nous soûtenir, en l'état où nous sommes malheureusement arrivés, nous est un sûr garant, que nous ne serons jamais, ni méchants, ni enviés par la raison de notre opulence. Et les pais où régne une aisance générale, mais laborieuse, furent toûjours ceux, où la sidélité, les mœurs & la probité se sont le mieux soûtenus.

Quant à l'embarras, que nous donneroit notre superflu, il ne pourroit jamais exister qu'un instant, puisqu'il est vrai, que les habitans des villes & le peuple de la campagne, pourvus de leur nécessaire, sans débouché asfûré pour le surabondant, l'agriculture retomberoit du jour au lendemain, & se reduiroit aux termes de nos besoins.

Mais que de ressources n'avons nous pas, pour emploier notre supersu, la masse de nos denrées dût elle être triplée; pourvû que nous aions un système bien médité, pour cultiver avec choix en proportion de nos besoins les denrées à notre usage, & de vouër le surplus de nos fonds aux productions, dont nous serons assurés de faire avec profit un commerce d'exportation.

Ce système, MM. sera fondé sur roc, s'il est absolument arrêté, d'après des prérogatives, que nous tenons de la nature. Connoissons les bien, & connoissons tout aussi exactement celles de nos voisins.

Dès que par un vice du fol, du climat, soit de la qualité de nos denrées quelconques, ceci ou cela, rendu sur les lieux de la con-Iommation, nous coûtera nécessairement plus, qu'à nos voisins prérogés sur cela: contentons nous d'en cultiver à notre usage, aïons en ni plus, ni moins, qu'il n'en faut pour notre confommation, calculée d'après nos recoltes médiocres. Nos prémières années d'abondance rempliront nos magazins de précaution, les mauvaises diminueront nos provisions; & d'autres, où nous aurons de la surabondance, les rafraichiront toujours de nos propres recoltes: Quelques bonnes années, qui se succéderont, n'apauvriront pas le cultivateur, & le peuple indigent supportera, lans avoir lieu de gémir, une couple de mauvaises années, qui arriveront. Du moment, que nous serons sûrs d'être prérogés sur les autres par la nature; & cela si bien, qu'ils ne sauroient nous égaler, ni rendre ceci & cela à l'endroit de fa consommation, au même prix que nous; nous ne pourrons manquer de gagner sur ces branches de commerce, ni de nous y maintenir à perpétuité; puisque tout l'art de nos voisins ne sauroit supléer avec profit pour eux aux prééminences, que nous L 3 ticntiendrons sur eux de la nature; tandis que nous pourrons tout aussi bien qu'eux séconder la nature par l'art.

Quand je considére d'après ces principes toute notre œconomie, qui concerne les vignes; non-obstant tout ce qu'elles nous présentent d'avantages, je ne vois pas, qu'aufsi longtems, que nos petits propriétaires des vignes & les vignerons seront obligés de supporter les fraix des mauvaises années sans jouir des bonnes, nos vins puissent sur ce pied devenir pour nous un article d'exportation, il est plutôt à craindre, que nous ne conserverons pas long tems la triple utilité, que nous avons tirée du passé de nos vignes, qui est de faire notre profit d'un sol, que généralement nous ne faurions emploier mieux, ni même aussi bien; d'empêcher l'exportation de notre argent; de peupler bien, au moien du travail de la vigne des contrées, qui fans les vignobles, qui y sont, le seroient très mal; & de remplir ainsi le grand objet de peupler & de faire subsister une contrée par l'autre.

Ces différens bénéfices, que nous tirons de nos vignes, méritent cependant notre attention, & notre reconnoillance envers les propriétaires & les cultivateurs des vignobles.

Il n'est pas à craindre, qu'ils s'entendent jamais, à se prévaloir du possessoire des vignobles, pour nous vendre les vins plus chèrs que de raison. Mais il est à craindre que le

petie

petit nombre de ceux qui fixent aujourd'hui le prix de nos vins par un effet des entraves mises au commerce de cette denrée, sans aprofondir ce qu'ils coûtent aux cultivateurs, ne s'approprient trop le profit légitime, que les propriétaires & les vignerous doivent nécessairement partager avec les marchands; ce qui nous empêcheroit de faire passer nos vignes à nos neveux, dans l'état où nous les avons reçues; puisqu'il seroit impossible, que dans peu d'années, il ne désertat pas un grand nombre de vignerons; ni possible que le petit propriétaire, qui est obligé de faire vivre sa famille du vin qu'il vend, subsistat.

Les fraix de culture de la vigne sont tonjours les mêmes pour eux, que la recolte soit bonne ou mauvaise. Lors qu'elle est abondante, ils en ont d'avantage de fraix, donc ils sont plus pressés d'avoir de l'argent pour faire aller les nouveaux travaux, qui les attendent: obligés de nécessité de vendre à la vo-Ionté des négocians, non-seulement les années riches ne le sont point pour eux; mais les amas immenses de vins qui se font alors pour rester à demeure dans les légerfass les empêchent de vendre plusieurs années de suite leur crû des années médiocres au prix, qu'il leur coûte. Sur ce pied la vigne ne fauroit être que tout au plus pour un tems encore un estet utile pour les grands propriétaires, en état de garder leurs vins, pour faire aux années de manque leur profit des années abondantes ;

dantes; à moins qu'on ne trouve le moient d'évacuer les légerfass par un commerce d'exportation sagement favorisé & si bien établi que d'année en année, les petits propriétaires & les vignerons puissent vendre leur crû à un prix soutenable.

Nous avons certainement plus de vignes qu'il ne nous en faut pour ne faire qu'un commerce domeltique de nos vins. Les petits propriétaires pour tirer un peu meilleur parti du leur, sont obligés de faire de leurs maisons des bouchons infiniment pernicieux à l'état, à la société & à eux mêmes; puisque généralement les enfans nés & élevés dans les maisons, où l'on vend vin, s'y perdent physiquement & moralement: le nombre de ces familles est très grand, & celui des bons sujéts, qui s'y trouvent est fort petit.

Eh! quel mal y auroit - il que l'exportation de nos vins fit renchérir de beaucoup ceux à notre usage? Liberté entiére, laissée à l'industrie, routes convenables établies & dans vingt ans nous verrons cette heureuse exportation s'ouvrir des issues, que nous ne saurions apercevoir dans l'état de gêne!

Nous en deviendrions plus sobres, plus sains & plus riches. L'argent pour notre boisson circuleroit d'avantage; mais il resteroit ni plus ni moins chés nous. Il passeroit seulement plus libéralement des contrées aisées dans des mains indigentes. Le travail des vignes seroit mieux

mieux fait; nous aurions plus de vins surabondans à exporter, & bientôt la population reprendroit vigueur dans les vignes, qui se dépeuplent manifestement.

Vous savés, MM., qui sont nos voisins qui s'accommoderoient volontiers de nos vins furabondans. Vous connoissés tout ce qui nous manque pour ouvrir ce commerce; il feroit aisé de nous en nantir, aujourd'hui que nos vins font à bas prix. Nos voisins une fois accoutumés à nos vins, ne les abandonneront plus; mais du commencement il faut que le bon marché les leur fasse agréer, & nous avons befoin d'eux pour nos vignobles qui scront peuplés & cultivés au mieux, dès que ce ne sera point du mince revenu des petits propriétaires, & du salaire des vignerons que les négocians s'enrichiront. Leur profit légitime doit se prendre principalement sur ceux, qui consument nos vins; & du moment qu'ils adopteront ce principe, tout ira bien. Si au contraire leur principe étoit purement mercantil, & que rapportant tout à eux, il leur arrivat de négliger trop de faire trouver aux cultivateurs, ce qui leur revient légitimement; il n'y auroit qu'un prompt rétablissement de la liberté entière du commerce des vins, & une permission générale pour châcun d'exporter ce qu'il pourra, & comme il le pourra, qui pût conserver nos vignobles à nos neveux, qui auront à peine leur suffisance de vignes; si l'agriculture & la population font chés nous les progrès, que nous avons lieu d'espérer.

Si nous avons lieu d'être en peine de nos vignobles, nous avons lieu aussi de nous inquiéter de nos laboureurs, qui souffrent beaucoup des importations de bleds étrangers

Une année comportant l'autre le canton produit actuellement plus de bled qu'il n'en faut pour notre confommation. Mais fur le pied, fur lequel est aujourd'hui notre agriculture & la population; les travaux & les fraix, que demandent nos champs, sont trop considérables, pour que ceux, qui labourent leurs propres champs, & à plus forte raison, les fermiers, pussent vendre leurs bleds, au prix qu'ils les vendent depuis du tems.

S'il eût été possible de remplir les magasins de provisions petit à petit de nos bleds surabondans; cela eût été très utile à notre agriculture. Tous nos petits laboureurs, ces soûtiens de l'état, auroient par ce moien eû de la facilité de vendre leur superflu à un prix raisonnable. Ils auroïent été en état d'acquiter les arérages des sommes qu'ils doivent; & ils auroient non seulement conservé leurs charrues, mais ils auroient renforces leurs attellages. Les greniers de LL. EE. auroient à la vérité été remplis avec un peu plus de dépenses; mais sans l'exportation d'un obòle. Les capitaux, que l'état auroit répandu dans l'état, auroient retabli les labourenrs en crédit chés les rentiers, & insensiblement la somme, qui a été exportée, auroit reflué en entier & en nature au trésor du souverain : au lieu qu'elle ne pourra, ce me semble, être remboursée qu'au détriment de notre agriculture. Il faut vivre à la campagne & connoître à fond les fraix & les travaux des laboureurs pour sentir leur détresse : les uns pour gagner du tems exterminent par des charroirs forcés les attellages qui doivent faire les labours de la campagne prochaine. Quelques uns déja quittent la charruë. Et il en est sans doûte encore, qui seront forces de faire la même chose; soit pour payer les arrérages accumulés, qu'ils doivent, soit parce qu'ils ne seront pas en état de remplacer le prémier cheval de labour qui leur manquera.

Du passé, dans ses revers, le laboureur trouvoit chés les bourgeois des petites villes de petites sommes à emprunter : aujourd'hui ils sont obligés d'emprunter eux mêmes. Dans la capitale on ne prête guére que de grosses sommes, & on place ses capitaux dans l'étranger. Les retours des revenus sont une sorte d'importation d'argent d'une utilité équivoque : au lieu que l'exportation des capitaux nuit bien sûrement à la population, à l'agriculture, & à notre industrie.

Il est heureusement pour l'agriculture encore quelques contrées peuplées de riches paisans, qui le sont pour avoir vêcu de pére en fils dans les sages principes d'œconomie de de nos ancêtres, & c'est là que le petit laboureur trouve les secours qu'il lui faut pour attendre un tems plus favorable pour l'agriculture. Ces contrées heureuses sont une petite partie du canton, & il presse de rendre, moiennant notre éducation à l'industrie, & une nouvelle œconomie rurale, notre aisance plus générale.

Je reviens avec une joïe sensible à ce qui regarde cette époque si désirable pour tous les bons citoiens & les amis des hommes. Dès que nous serons maîtres absolus de nos terres à parcours, nous égalerons nos voisins en fait de la bonté de nos fonds, que nous destinerons à la culture des bleds, & nous les surpasserons par la matière de nos engrais, quand nous le voudrons.

D'ailleurs, être moins sujet à être battu par la grêle; n'être point labouré par les sangliers, ni mangé par le fauve; n'avoir aucun impot à paier; être sujet à moins de maladies dans les bleds, & avoir espérance de n'être pas souragé & ravagé de l'ennemi, en sont de très grands.

Gagnons encore de vitesse nos rivaux sur l'emploi constant de nos sols, à quoi ils seront le plus propre; mettons promptement en œuvre tout ce qui peut augmenter nos recoltes sans ajoûter à nos fraix & à nos travaux : inventons de nouveaux outils d'agriculture; des expediens de toutes espéces pour labourer, semer, moissonner bien, & à meilleur marché; conservons

conservons bien nos bleds battus. Et si nous avons des raisons, pour adopter de présérence la culture des bleds pour en faire un commerce d'exportation, nous aurons immanquablement deux cent mille bouches de voisins & alliés à nourrir pour du tems, de nos bleds superflus,

Avant que nos rivaux, qui les nourrissent actuellement aient reconquis sur nous ce que nous leur aurons ôté, nous renoncerons de nous mêmes à ce commerce, & nous consumerons avec plus de profit toutes nos denrées chés nous.

Le commerce d'exportation œconomique le plus sûr & le plus profitable pour nous, sera toûjours celui de nos fromages & surtout d'élever tout le gros bétail, que nous pourrons; de diriger nos opérations œconomiques à ce but, & de nous concentrer dans la recherche, & l'application des moiens d'améliorer nos races, soit pour vendre nos animaux de service avec plus de profit, soit pour étendre le commerce de nos bêtes grasses.

Nous sommes absolument prérogés pour cela par la nature au moien de nos montagnes & de nos vallons. Nous le serons bien plus, dès que nous emploierons toute la partie de nos jachéres d'un bon sol intérieur à cultiver les sourages à racines pivotantes, & nos mauvais sols ex. & intérieurs, pour y semer des bleds farazins &c.

L'ospar-

L'esparcette réussira dans une grande partie de nos soles; nos regains & nos racines bulbeuses engraissent supérieurement. Et en troublant le boire des bêtes à l'engrais avec des farineux; les peuples des païs plats engraisseront sans autre, & à fort bon marché tout ce qu'eux, & les montagnards pourront élever de bœus.

Ce commerce une fois en train, nous deviendra si utile, que nous trouverons parfaitement notre compte, de ne cultiver pas plus de bled, que le nécessaire à notre propre usage; & nous ferons servir à engraisser notre betail, ce que nous pourrons avoir de supersu.

N'avons nous pas tout ce qu'il nous faut pour réuffir dans ce commerce? Une reputation faite; un peuple qui y est incliné, qui a de l'expérience, & tout l'attirail domestique, qu'il lui faut pour cela, si bien qu'il n'est queition, que de lui faire faire au mieux, ce que ses dévanciers ont généralement affés mal fait-Le profit, que nonobstant cela ils ont tiré de ce commerce, est le plus sûr garant, de celui. que nous ferons. Qu'avons nous à craindre? Personne ne nous suplantera. Nous sommes favorifés par la nature : d'ailleurs une pareille œconomie rendra notre patrie très impropre à lervir de théatre pour la guerre. Il faut pour cela des tas de bled & d'avoine, & plus nos fourages seront excellens pour nos bêtes à cornes, plus il seront pernicieux aux chevaux de Pennemi.

La Hongrie fournit des bœufs gras aux boucheries de Paris; ces lourds voyageurs, s'il
m'en fouvient bien, font leur route au printems
& en automne. Les troupeaux se succédent de
huitaine en huitaine; l'entrepreneur sage a des
pâquiers tout arrêtés pour leur y faire prendre
par succession, leur repas & leurs repos. Les
prémiers arrangemens d'un aussi long voyage
furent sans doûte pénibles; mais il en falloit
un aussi peu dispendieux & un aussi convenable pour une aussi longue marche. Sans
nous tourmenter, un choix sage de six places
dans le canton; où il y auroit toutes les semaines un marché de bœufs gras, suffiroit
pour nous faire constamment bien vendre notre supersu.

Le Comtois industrieux ne fait pas arriver par eau ses fromages & ses autres denrées de débit dans la capitale du roiaume. Il a chés lui de bon bois de charronage, & de bons cuirs à bon marché. Il a de bons chevaux de service pour les sermiers de l'Isle de France. Il connoit la forme de leurs chars; le sien est pareil. Il vend ses fromages, son char, ses chevaux tout harnachés, & il retourne chés lui toûjours à vuide, & bien payé, parce qu'un correspondant, qui connoit les lieux, lui a trouvé ses marchands avant qu'il sut arrivé : c'est pour dire qu'il est bien des débouchés pour le betail, pour qui a de l'industrie.

Quand

Quant à nous, n'avons nous pas cinquante villes puissantes à fournir de bœufs gras, & ne ferons nous pas sûrs d'être préférés, dès que nous pourrons les vendre chés nous, ou les livrer à l'endroit de leur confommation, meilleurs, & a aussi bon marché qu'on ne sauroit les tirer d'ailleurs? Les prémiers arrangemens pour livrer soi même à l'endroit de la confommation demandent sans doûte de la tête : mais dans la suite rien de moins embarassant, qu'un pareil commerce, & rien de plus stable; si tout est bien concerté, tant pour le départ que pour l'arrivée, dès qu'on se borne à ne pourvoir, que les villes qu'on pourra pourvoir constamment sans aucune interruption.

Enfin, pourquoi ne salerions nous pas, & ne sumerions nous pas, comme les Wesphaliens, pour le service des mers &c. les bètes que nous ne pourront pas débiter avec prosit en vie? Les cuirs & les suiss, qui nous resteroient, feroient un grand objet de commerce pour nous. Nous ferions surtout notre occupation du bouccanage durant les carêmes. Et dès qu'on seroit arrangé avec les différens bureaux sur le Rhin pour diminuer les péages & que toutes les voies au lac de Genève seront en état, nous atteindrons facillement l'océan & le rhône navigable.

Zurich, qui sait s'enrichir de tout a trouvé le moien de faire passer ses langues de boeuf sumées pour une friandise, qui est s'ervie à toutes toutes les grandes tables, & qui se paie fort cher.

Et pourquoi ne parviendrons nous pas à faire d'aussi bons bœus salés, qu'a Hambourg; des Pater Stück comme en Wesphalie, & d'aussi bons jambons que ceux de Mayence? Pour tout cela il n'y a que l'industrie, qui nous manque; nous saurons demain, si nous le voulons, tous leurs arts.

Toutes ces choses cependant enrichissent depuis des siécles des provinces entiéres. Si nous étions pourvûs abondamment de viandes bien fumées; les pourvoieurs des places fortes & des grandes villes du voisinage, nous les enleveroient bien vite, & une fois arrangés pour cela, nous pourrions donner nos viandes sumées à aussi bon compte, que qui ce puisse être, puisque nous ne paions pas de gabelle.

D'un autre côté, il ne tient qu'a nous de perfectionner nos races de chevaux pour en tirer meilleur parti, que du passé; mais un commerce d'exportation de chevaux, ne sauroit faire pour nous un objet équivalent à nos bœuss gras & à nos bouccanages.

Enfin, les vivres suivirent toûjours les armées, & les arts & le commerce, les païs, où les vivres abondent. Nous avons actuellement nos lins, nos chanvres, nos toiles crues & peintes &c., qui occupent bien du monde, & seulement trop pour l'état present de notre agriculture & de notre population.

1763, IV. P. M

Il est cent arts aux quels nous pourrons fournir la matiére, soit parce que nous l'avons chés nous, soit parce qu'il en faut très peu pour occuper beaucoup d'ouvriers; des que nous aurons des vivres surabondans à bon marché, nous ne manquerons pas de gens, qui les consumeront, & qui enrichiront nos marchands.

Que ceux donc, qui ont leurs revenus en fonds de terre, en dimes &c. ne s'inquiétent pas d'avoir des denrées à leur charge, plutôt qu'à leur profit; à mesure que la masse augmentera, nous aurons de nouveaux débouchés.

Mais que les manufactures, & les atteliers peuplés d'ouvriers, ne dévancent pas l'abondance des vivres, réunic à leur bon marché permanent; de nous hâter trop d'attirer chés nous des colons industrieux d'ailleurs, ou de nous y vouer nous mêmes trop tôt, ne fauroit nous réussir: la dernière erreur ralentiroit les progrès de notre agriculture, & nous serions tentés de conserver à l'industrie ses éta. blissemens précoces, en forçant le bon marche par de là de ce que le cultivateur pourroit endurer; nous perdrions à la fois l'agriculture & les arts.

Supposé qu'on fût tenté de voir s'il seroit praticable d'abolir le parcours par le bon emplois des biens communs, il faudroit pour ne pas faire de faute qu'un excellent œconome, qui connût assé bien les propriétés des sols

ex-& intérieurs pour ne pas se tromper; armé de sa tarrière, sît la tournée, dans la partie allemande du canton, & un autre dans la partie romande, pour voir & examiner les dissérens sonds communs de châque village & dresser un état des moiens de nantir les communes des bois, des parcs, des luzernes & des plantations en question. Il remarqueroit encore les sonds communs, qui pourront être conservé sans préjudice pour l'agriculture, & la qualité des surabondans: entendu que ceuxci pourront souvent satisfaire aux besoins de la commune voisine.

Un été suffiroit à cette opération, & l'hiver seroit emploié à digérer le tout, si les
conclusions étoient pour l'exécution du projet: il faudroit établir les abreuvoirs communs, rapprocher les terres & les feuillages nécessaires pour préparer les terraux des communes, fixer la destination du sol, le borner,
le repartir en parties.

Il restroit à labourer ces terres, à les engraisser, à les sémer en prairies artificielles : & toutes ces opérations différentes, à les bien faire, absorberoient deux années. Il en faudroit deux encore pour que les suzernes soient en rapport, & ce ne seroit qu'à la cinquième que le cultivateur seroit en état de se passer du parcours. Cette conquête ne pourra devenir incontinent la corne d'abondance pour nous. Nous manquons de bras: & il faudroit du tems aux cultivateurs pour faire valoir au mieux nos vastes jachéres.

J'en ai craionné les longueurs, en craionnant les moiens. Le tems qu'il faudroit pour rapprocher les fonds de châque habitation ne sauroit être court, & il ne me reste plus rien à dire là-dessus; si ce n'est, que tout autre expédient pour resormer les communes & abolir le parcours, aura infailliblement des inconvénients & des retards bien plus grands.

Si au contraire l'abolition du parcours par le bon emploi des biens communs pouvoit avoir lieu, & qu'on voulût en même tems mettre en œuvre les différens ressorts dont j'ai parlé : ils jouëroient avec une harmonie, qui nous feroit faire des progrès également solides & rapides. Dix années suffiroient pour n'être plus, qui nous sommes, & dans vingt ans notre chére patrie seroit celle des sciences & des arts; sans quoi notre existance physique & morale ne sauroit être qu'imparfaite.

Soions donc encore bien conséquent dans tout ce que nous méditerons, quant à l'industrie.

Il est des commerces, des manufactures, des arts & des métiers, pour lesquels nous sommes mes prérogés par la nature, & ce font les seuls, que nous devons nous préparer à cultiver. Notre profit fût-il médiocre, il sera du moins sûr & permanent.

L'artiste ne sauroit exceller sans le secours des savans & des négocians aux aguêts des progrès, que sont les étrangers, des changemens de seurs goûts &c. Et c'est d'après ces principes, que nous devons élever notre jeunesse à l'industrie.

C'est pitié de voir comment nous nous y sommes pris à ces égards jusques ici. Tout notre système a été d'imiter celui, que d'heureux hazards ont fait prospérer, & de nous entredétruire les uns les autres dans le petit cercle de notre commerce & de notre industrie domestique.

Encore une fois, aions du système! Voions en quoi la nature nous a privilégié par notre position, par nos talens, & les matiéres de main d'œuvre, que nous avons chés nous; ou que nous pouvons aisément attirer à nous, sans avoir à craindre d'en manquer, pendant que nos grands voisins seront en guerre. Appliquons - nous à les travailler supérieurement, dès que nous serons sûrs d'en pouvoir saire un commerce d'exportation utile: ou de diminuer parlà l'exportation de notre argent. Dès lors châcun vivra, & châcun prospérera dans sa sphère d'activité.

Culo Therm

Ne dédaignons pas les plus petits objets; leur assemblage en fait un grand. De fort grandes entreprises ne doivent pas seulement nous tenter; nous sommes trop bornés pour cela.

Les atteliers de Nuremberg dans nos montagnes, & ceux des quais des Augustins & des horlogeurs de Paris dans nos villes, feroient passer bien utilement leurs longs hivers à nos montagnards ingénieux & bien organisés, & banniroient bien vice l'oiliveté & la pauvreté de nos villes.

Et dès qu'on élevera en même tems des commerçans d'ordre, qui, sans faire languir le petit ouvrier le débarasseront aussi-tôt de ses ouvrages, tout ira au mieux.

Mais qui méditera ce système, qui le vivifiera? Il ne fauroit ni se former ni se developper sans les veilles d'un agent supérieur, qui dans la fuite devra s'occuper encore constamment de ce qui se passera chés nous, & au dehors pour nous faire adopter à tems, ce qui nous intéresse. Ce promoteur de notre industrie, sachant que l'habitant du nord fait passer chés nous pour la France méridionale & l'Italie, ceci & cela, les tapisseries cirées par éxemple, nous encouragera auflitôt à gagner ce commerce sur lui : Rien de plus aise, le Saxon achète les toiles aussi bien que la cire qu'il emploie. Nous avons la toile, & nous aurons chés nous la cire, quand nous voudrions

voudrons apprendre à bien gouverner nos

Berlin a gagné des sommes immenses avec ses Berlines, & nous pourrions par un commerce de voitures de goût & de tout prix, que nous vendrions souvent toutes attélées, gagner beaucoup avec nos voisins; nous n'aurions pour cela que le fer & les couleurs à acheter: & des articles qui passent chés nous du nord au midi, & du midi au nord, il en est beaucoup, dont nous pourrions faire notre profit.

De grace MM., reveillés nous de notre léthargie, la plus grande partie des habitans de nos petites villes végéte, où leurs nombreux postes
d'honneur qu'ils ambitionnent avec passion,
absorbent tout leur tems; tous ces emplois achévent de les distraire des occupations utiles,
& de les apauvrir, s'ils s'aquittent bien de
leurs charges, ou les emploiés distraisent de
leurs occupations, & apauvrissent leurs ressortissans, s'ils les font mal.

Apprenés leur à faire un sort plus heureux à leurs enfans par une éducation, que vous leurs tracerés au but de peupler notre chére patrie d'une jeunesse, qui s'entre-aide à y faire fleurir les sciences, le commerce, les arts & les mêtiers, qui nous conviennent. Grands & petits, tout le monde blâme l'indolence du bourgeois de toutes nos petites villes; au lieu de

le blâmer, voions si ces défauts ne sont pas un mal, qui nécessairement a dû le gagner. Considérons, que généralement parlant les alliances perpétuées dans un petit nombre de familles, sont non seulement préjudiciables à l'hommo physique, qui par là, de génération en génération, perd quelque chose de l'activité, & du nerf de l'esprit qu'avoient ses ancetres: mais cela même détériore encore nécessairement l'homme moral. L'affection fociale, la bien veuillance générale & les pathons, qui élevent l'ame ne fauroient prédominer dans le cœur de celui, qui est élévé à faire ruche à part. Toutes les erreurs, toutes les petites passions, la paresse, & toutes les mauvailes habitudes de ceux à qui il tient, fussent elles les plus contraires au bien de la société, seront infalliblement chés lui héreditaires.

Voilà, Messieurs, à quoi nous mênent nos bourgeoisses les sepulcres de tous nos talents. Elles ne sauroient manquer de devenir de plus en plus sunestes à nous-mêmes, & pernicieuses à l'état & à la société, puisqu'il est exactement impossible dans nos petites villes de cultiver selon le vœu de la providence les talents qu'elle accorde aux enfans qui y naissent. Il faut nécessairement sacrisser tous ces petits citoiens à remplir les vœux du lieu, qu'ils en aient le talent ou non. Cette nécessité seule, qui est contre nature, sussit pour faire lan-

languir insensiblement le commerce, les arts & métiers dans une grande ville, fût-elle aussi prérogée, que l'est la ville de Bâle; & dans les petites villes, elle ne sauroit que détruire de fond en comble toute espèce d'industrie.

Attaquons donc les causes prémières de notre infortune. Ce sont nos bourgeoisies, qui nous ont mis dans l'état ou nous sommes. Mèlons nous d'avantage, circulons d'une place à l'autre; bientôt nous serons moins concentrés, plus actifs; & avec de la facilité de nous établir dans la ville qui nous conviendra, nous travaillerons tous utilement pour l'état & pour nous, du moment qu'avec cela châque ville saura à quoi elle doit s'appliquer de préférence. C'est là ce que, avant toute chose, il faut nous enseigner pour jetter de bonnes fondations à l'industrie. De nous laisser faire librement tout ce que nous pourrons ne suffiroit pas pour nous rendre industrieux; nous avons absolument besoin d'erre guidés & vivifiés.

Dès que vous voudrés vous occuper de la population & des moiens de faire prospérer les villes; daignés, MM., de commencer par la ville de Coppet & de finir par la ville d'Arau; votre carte œconomique de nos besoins & de ceux de nos voisins; le vœu de la nature pour châque ville, & ses prérogatives pour y faire fleurir telle industrie vous indiqueront, où il faut reunir tels fabriquans,

tels artistes, tels artisans; vous saurés à quelles villes conviendroit tel commerce d'exportation de nos denrées superflues, & lesquelles il convient de faire servir d'entrepôt aux productions de l'industrie des contrées différentes pour les distribuer dans le canton & au dehors. Et en encourageant spécifiquement châque ville à remplir son objet, infensiblement l'industrie seroit apointée à faire valoir nos différens emplacemens, comme le seroient les cultivateurs à faire valoir leurs différens sols. Ici nous aurions pour principe de faire valoir les fols & les végétaux, l'un par l'autre. Et là nous aurions pour maxime de faire valoir les emplacemens & les talens, l'un par l'autre. En dirigeant d'après ces principes les opérations pour faire fleurir le commerce, les arts & les métiers, l'habitant des villes sortiroit de l'état de gêne où il est, quant à l'éducation de ses enfans. Et si châcun avoit de la facilité d'aquérir la bourgeoisie du lieu, dont il auroit le talent, cela suffiroit pour faire faire à chaque ville de grands progrès, dans la forte d'industrie, qui lui auroit été affignée; & je crois que la moindre de nos villes prospéreroit, & feroit le profit de l'état & celui de la société, si en meme tems ses habitans étoient occupés d'après le vœu de la nature.

ni men althorni oller much

the state of the s

Que je m'explique par un éxemple. Je prendrai la ville du canton actuellement la moins utile à l'état & à la société. N'est-ce pas depuis des siécles, le vœu de la nature que la ville d'Untersée soit peuplée d'une colonie de maréchauds groffiers, de serruriers, d'armuriers de cloutiers &c. Les cours d'eau, les chûtes d'eau, les charbons n'y manqueront jamais. Les bois des environs qui pourrissent sur tige, seroient tirés à profit, & nos ouvrages en fer nous coûteroient beaucoup moins. Les mines de fer même abondent dans cette contrée, & probablement, il ne nous manque que des entrepreneurs instruits à fond de cette branche de metallurgie, pour avoir sur le lieu du fer, & de l'acier de bonne qualité.

Qu'y a-t-il de plus en Forêt, ou depuis des siécles cinquante mille ames vivent de leurs fabriques dissérentes en ser?

Bienne a actuellement quarante maîtres tanneurs & chamoiseurs, qui tous s'enrichissent. N'avons-nous pas une couple de villes d'un accès facile pour y conduire les depouilles de nos animaux, où la matière du tan & les bois abondent, & où des eaux savonneuses battent les nurs des maisons?

Il est peu de nos villes, qui n'aïent quelques prérogatives, & il est désirable que celles, qui n'en ont point le sachent, & qu'elles renoncent à la vie jourgeoise pour se livrer en entier à l'agriculture.

Au

Au reste, c'est un choix sage du lieu, qui sixe la fortune à l'industrie, il sussit que les vivres & les matières, dont châcun a besoin, y soient à bon marché, & dès que l'ouvrier pourra rabatre au marchand sur sa marchandise les fraix du transport jusqu'à l'endroit de l'entrepôt, il débitera toûjours ses marchandises de main d'œuvre.

D'ailleurs, le plus sûr moïen de perfectionner les arts quelconques est, de rassembler dans le même lieu un grand nombre de maîtres, qui exercent la même profession; l'un devient l'émule & le promoteur de l'industrie de l'autre; mais il faut avoir soin de rassembler toujours les arts, qui s'entre-aident mutuellement. Pour sabriquer des voitures, il faut que le charron, le sculpteur, le maréchal, le sellier, le serrurier & le peintre soient rassemblés &c. &c.

Nous voulons dans nos villes avoir un peu de tout; il s'en suit que nous païons tout sort cher, & que nous & nos ouvriers sommes mal. Nous serions bien mieux, si nous trouvions, par éxemple nos serrures & nos principales choses pour la batise à commander dans des fabriques, ou à acheter aux magazins d'entrepôt, & que nous n'eussions, que peu d'ouvriers pour sinir & pour mettre en place.

C'est ainsi qu'une ville contribueroit à la population & à laprospérité de l'autre, & dès que châque ville saura, à quoi elle devra s'appliquer, quel moien plus simple, & plus promt pour peupler nos petites villes, & de les peupler de bourgeois, qui aïent l'industrie du lieu, que celui de donner gratis la bourgeoisse, à ceux qui du consentement du magistrat épouseroient de leurs bourgeoises. Nous satisfairions encore par ce moien au goût décidé, que nous avons de vouloir être bourgeois du lieu que nous habitons.

Je ne connois que ces moïens reunis pour recouvrer les qualités physiques & morales, dont nous avons besoin pour arrêter la dépopulation & la décadence des petites villes, & pour jetter un fondement solide à l'industrie.

Nos filles, qui presque toutes vieillissent dans le célibat, rempliroient le vœu de la nature. Les bourgeois, que nous acquérerions par elles, ne seroient point étrangers dans nos villes. Par les attentions du magistrat, ces nouveaux bourgeois souvent nous apporteroient avec des talens désirables encore quelques biens & le bien de nos filles nous resteroit.

Nos garçons (ce qui seul porte fort loin) pourroient être élévés à l'industrie pour laquelle ils auroient le plus d'aptitude, & il saudroit bon gré mal gré que nous en eussions,

nous appliquer à les bien élever à l'industrie du lieu de leur naissance, si nous les y trou vions propres.

Quelques questions œconomiques sur cette matière importante nous éclaireroient sans doûte.

Pour dire encore un mot de l'agriculture. j'ai peine à croire, que les communautés en état de cela, à la pluralité des voix, refusent de souscrire à l'abolition du parcours au moien de l'emploi des biens communs, que je propose, dès qu'elles seront bien dirigées, & bien informées du bien, qui en resulteroit, non seulement pour la communauté, mais encore pour châcun de ses individus. Pour affranchir leurs champs du parcours, & pour en avoir la propriété en entier, ils quitteroient, je pense, leurs communes superflues à des conditions moins favorables pour enx; & afin d'aller au plus fûr, on n'auroit qu'à commencer par les villages les plus dociles, & où il y a le moins de compâturages. L'état fleurissant, où bientôt après seroient leurs fins & leurs jachéres, entraîneroient immanquablement leurs voisins à suivre leur exemple.

Les villes, j'espère, seront portées d'elles mêmes à ne pas laisser plus long-tems leurs fonds communs dans l'état de non-valeur, où ils sont; & sur ce pied cette opération fondamentale pour la résorme de notre agriculture, se feroit petit à petit comme d'elle même; au lieu que l'expédient, que j'ai proposé pour précipiter l'abolition générale des parcours feroit dispendieux.

De façon ou autre, bientôt, j'espére les biens communs, & le parcours seront à nos yeux un opprobre; & vous solliciterés, MM. l'abolition du parcours, par le bon emploi des communes, s'il ett possible.

La province de nos sols & de nos jachéres, qui pour avoir plus d'un maître n'en a point, aura des maîtres.

Le cultivateur distinguera bien les propriétés de ses sols.

Il connoîtra les besoins des végétaux d'usage principal.

Il ne les déplacera plus, & il fera valoir les sols & ses végétaux différens l'un par l'autre.

Le champ dont la mauvaise qualité du sol extérieur a à peine paié les fraix & les engrais, qu'on y a mis, enrichira le cultivateur par son fol intérieur.

Il ne sémera ses meilleurs bleds que dans ses meilleurs fols extérieurs.

Il aura de bonnes semences & de bons plants. Il trouvera des facilités à vendre, à acheter & à faire des échanges pour raprocher insensiblement ses fonds, de son habitation.

Ses régles de culture quelconque seront sondées sur des expériences si bien constatées, qu'elles seront des axiomes pour lui.

Son bétail nourri à l'étable soûtiendra bien mieux le travail, & ses tâs d'engrais double-ront.

Ses fraix & ses peines seront évidement fort diminuées, & ses recoltes seront augmentées d'année en année par ces moiens différens.

Donc il pourra vendre à bon marché, avec profit, ce que du passé il a vendu chèr sans profit.

N'est ce pas là reunir l'abondance permanente à un bon marché stable?

Qui ne sçait, que ce n'est nullement d'après sa quantité des champs, mais d'après seur qualité, que la moisson se calcule. Dès que nous nous bornerons à labourer, & à bien engraisser nos bons sols extérieurs, avec la moitie moins de champs nous aurons plus de bleds, d'autant, qu'il n'y aura guére de repos pour les terroirs, que nous destinerons à la culture des bleds.

Donc la moitié de nos sols, qui est d'un sol glaiseux, humide; ou qui étant d'un sol extérieur graveleux & ingrat, est cependant d'un

d'un fol intérieur bon, nous servira à augmenter la masse de nos fourages naturels, ou artificiels. Le cultivateur élévera plus de bétail, il le nourrira & l'engraissera avec moins de fraix, par conséquent il pourra le vendre avec prosit, quoi qu'à meilleur marché.

Moïenant quoi ses bœufs gras ne sauroient manquer de coûter moins à l'endroit de leur consommation, que ceux qui arriveront d'ailleurs. Et au moïen des débouchés qu'il aura, il pourra tous les huit jours faire accéder sa victime, prête à être immolée à la file de ses compagnes.

Enfin ses bêtes grasses ne lui seront jamais à charge; nos bouchers aprendront à bien découper les viandes destinées au bouccanage; le païsan aprendra la manipulation pour sâler & sumer aussi bien que ses concurrens. Et au moïen d'une hâle de commune, à la Westphalienne, ces opérations se feroient dans la perfection sans fraix ni embarras.

Par ce moien le cultivateur œconome ne fera jamais embarrassé ni de ses denrées, ni de son bétail. Il sera des repas délicieux des pièces qui ne seront pas de débit, & ce qui le sera, les marchands l'enléveront.

Cette nouvelle œconomie MM. ne contribuera pas peu à diminuer nos chevaux, & à en améliorer la race, d'où il nous reviendra de grands avantages: celui de gagner par là 1763. IV. P. N le le tems & les engrais, que le paisan perd par ses charroirs, en sera un grand pour l'agriculture; donc la nouvelle œconomie des biens communs & des terres à parcours sera indubitablement la fortune de l'agriculture, la gloire de l'état, & le bonheur des cultivateurs, & de la société entière.

Y auroit - il, MM. de faux principes, du sophilme, ou de l'éxagération, dans ma déduction? Dès que c'est la vérité toute pure, pourquoi ne la pas développer dans un dialogue affez focratique, pour la faire paroître avec évidence aux yeux du peuple, qui convaincu de ses erreurs, & du bien qui l'attend, saisira les moïens pour l'accélérer, & suivra dans la pratique les principes qu'il aprendra dans le dialogue. Par ce moien MM, vous seres goûtes du peuple; & d'un peuple, que la candeur, la clarté & la simplicité profonde de Socrate aura touché; il fera bien persuadé de son incapacité, & du mérite des travaux, que vous faites pour lui, & vous aurés toute sa confiance.

Un almanach, qui seroit le seul permis de vendre aux paisans, & qui au lieu de vieilles nouvelles, contiendroit châque année, d'après un plan général bien médité un certain nombre de préceptes aphoristiques, les plus importans pour lui, suffiroit pour l'instruction ultérieure du peuple cultivateur.

be into commune to when D'in-

D'inviter dans le dialogue les cultivateurs de communiquer librement leurs scrupules & leurs expériences à leurs Pasteurs; de prier ceux ci de minuter sur un régistre, ce qu'ils trouveront digne de l'être, & de vous envoier ces minutes tous les ans fairoit sans doûte, restuer à vous bien des faits utiles.

D'insérer enfin, dans châque almanach l'éloge de quelques bons livres sur l'agriculture, amorceroit les cultivateurs du moien ordre à se former insensiblement une petite bibliothéque ceconomique; ce qui ne sauroit manquer d'éclairer cette classe de cultivateurs, qui peutètre hazarderoient de faire de nouvelles expériences.

Mais n'en espérons pas plus que de raison. Les expériences avec les éxotiques, le souillage prosond des terres, de semer & planter méthodiquement des bois & sorêts, le potager, la multiplication du gibier, du poisson & cent autres choses, seront toûjours du département des cultivateurs d'ordre. Le peuple même ne prositera que sentement de seurs succès les plus frappans; mais il imitera finalement toûjours.

Il est donc très important, que les cultivateurs d'ordre se multiplient à la campagne. Leur éxemple est précieux au peuple, & ils lui sont de grands secours; surtout s'ils y passent leur vie. Ce sera principalement eux,

MOM

que vos travaux éclaireront, & c'est d'eux que votre illustre Société recevra les subsides les plus solides, pour continuer vos travaux généreux.

Qu'il seroit à souhaiter, MM., que les grands domaines du Souverain, qui sont annexes aux châteaux de LL. EE. pussent être exemptés des fréquens changemens de régie, qui leur arrivent. Une œconomie permanente feroit indubitablement le profit du Prince, & de l'usustruitier; & un excellent œconome, qui pour sa vie, seroit à la tête de châcun de ces grands domaines, & qui seroit correspondant par état, de votre société, vous seroit très utile. Ses saits & ses succès seroient vûs des ressortissans du balliage, qui en seroient leur profit & celui de l'agriculture.

Vois-je bien, MM., en observant dans l'ensemble de tous mes agens de ressorts suffisans, non seulement pour la résorme de tous les grands vices de notre agriculture, & de notre industrie; mais encore des moiens des plus essicaces pour arriver aux progrès, dont nous sommes susceptibles, & que nous pouvons avec raison espérer de faire?

Je vois par le jeu de ces dissérens ressorts nos villes reprendre vie, & toutes les contrées de notre chére patrie, se repeupler. Les clôtures & nos barrières superflues tomberout d'ellesmêmes. Toutes nos sources seront tirées à profit. profit. Nos petits marais, dont les propriétaires se génent réciproquement les uns les autres, je les vois devenir les biens propres d'une société d'œconomes sages, qui sauront les faire valoir &c. &c.

En un mot je ne vois que prospérité, diminution de fraix & augmentation de revenus pour tous & un châcun.

Si j'excepte les fléaux, qui nous arrivent par les eaux, & nos grands marais, tous les autres fonds se bonifieront insensiblement par mes agens réunis.

Ces deux objets ne seront jamais une tâche pour le peuple cultivateur. Et n'espérons pas plus que de raison de nos grands marais. Il en est peu, qui le soient par la raison des inondations, ou des infiltrations, provenants des lacs & des rivières. Des sources immenses y aménent leurs eaux souterraines: déposées à la surglaise, elles sont resoulées au soi extérieur, avec une sorce & une abondance proportionnée à la crue des sources.

Comment trouver & comment couper ces sources? De saigner un marais pareil à la prosondent de son lit de glaise, seroit le plus souvent impraticable. Le niveaux se trouve-roit à vingt & trente lieu de là : de saigner le sol extérieur seulement, demande que des sossess sans nombre, versent constamment leurs saux dans des maîtres sosses, & que ceux-ci N 2 puissent

puissent se décharger dans un fossé capital, qui se vuidat d'un cours aisé dans une rivière.

Pour tout le reste de nos terres, la bonification sera sûre. Les fraix du Prince & ceux des sujets seront peu de chose, vis-à-vis du bien, qui en résultera, & ce seront des capitaux placés au plus haut dénier qu'il soit possible d'en placer.

Pour l'avancement de la population, il me reste à désirer l'établissement de l'inoculation de la petite vérole, & plus de secours au peuple malade & aux semmes pour leurs couches.

Nous aurions pour cela la plus grande facilité. Qu'il y ait dans la capitale un excellent homme pour faire tous les ans un cours d'accouchement. Un cours d'anatomie & de chirurgie complet, & un autre cours de médécine & de pharmacie abrégé, & médité éxactement pour former de bons chirurgiens de compagnie.

Que Messieurs les Chirurgiens de Berne présérent d'avoir pour éléves, & à leur service des ensans du canton, qu'ils en aïent un plus grand nombre, asin de pouvoir leur accorder le tems nécessaire pour saire leurs cours.

Que Messieurs les capitaines, qui ont des compagnies avouées tirent leurs chirurgiens, du du nombre de ces éléves; & que la faculté de médecine de BERNE ait charge de ne leur en donner, que de capables. J'ose le dire pour l'avoir vû de près pendant longues années; nos troupes en seroient incomparablement mieux soignées, qu'elles ne le sont par la majeure partie des étrangers, qui occupent ces postes, & qui après avoir appris leur art à nos dépends, vont l'exercer chés eux au prosit de leur patrie : au lieu que de nos éléves, il en reviendroit toûjours un nembre sussissant, qui établis çà & là, seroient aussi utiles à l'état, que nos audacieux empiriques sont pernicieux.

Les hôpitaux de la capitale seroient de bonnes écoles pour initier cette jeunesse dans la pratique, & elle ne fauroit manquer de faire de rapides progrès: dès qu'on n'admettroit à la profession, que des sujets bien organisés, & qui y seroient propres, par une bonne éducation préliminaire.

La conservation de la bonne espèce d'hommes est encore, MM., une des choses, qui
doit nous tenir à cœur. Il est un mal physique très commun aujourd'hui parmi le peuple;
souvent le malade se néglige, & plus souvent
encore il est mal traité: le vice, dont je parle,
étant imparfaitement détruit, ne sauroit manquer de peupler insensiblement un pais aussi
froid, que le notre, d'une progéniture misérable.

Je

Je n'ai déja que trop souvent sujet de gémir du fort malheureux des innocentes victimes de la débauche de ceux, qui leur ont donné la vie, & il presse plus qu'on ne pense, de diminuer ce fléau.

Ne devrions nous pas austi nous procurer de meilleurs secours pour notre bétail malade. Nous ne manquons pas absolument de gens, qui ont de l'expérience. Le nombre en est petit; celui des ignorans est grand: les plus habiles sont sans principes, parce qu'ils ne pratiquent pas la diffection des animaux. Ne conviendroit-il pas de les y encourager, & de solliciter pour une douzaine des plus reputés, quelque prérogative; comme, par exemple, d'enseigner leur art, & de nantir leurs éléves de lettres de maîtrife &c.

Vous avés permis, MM., que châcun vous proposat ses méditations sur les moiens de faire fleurir l'agriculture, le commerce & les arts, en notre chére patrie, je vous supplie de recevoir ce cahier avec bonté.

Je me suis occupé de la recherche de ce que nous avons de plus essentiel à faire pour cela, & j'ai hazardé MM., de rassembler, & de vous proposer quelques expédiens, qui m'ont parus être des plus propres pour arriver à nos fins.

J'ai évité autant que j'ai pû d'errer dans les Iprincipes. Je me suis appliqué à être conlequent,

séquent, & à ne saire entrer dans mon plan, que ce qui m'a paru être indispensable au but, que nous avons. Ensin, j'ai cherché de ne mettre en avant, que des mojens d'une nature à ne nuire à personne, & à faire le prosit de chacun, & j'ai préséré toujours ceux, qui m'ont paru être de la plus grande instuence.

Nous avons à réformer les vices, qui éxistent dans l'œconomie des biens fonds des communes, & dans ceux qui sont sujèts au parcours; je fais cesser la mauvaise œconomie des derniers par le bon emploi des prémiers.

Un seul agent nantiroit nos troupes de bons chirurgiens & nos peuples de la campagne de tous les secours, qui leur manquent.

Le commerce des bœufs gras réuni au bouccanage nous préserveroit de tous les écueils auxquels nous avons été sujèts jusques ici dans le trafic de nos bestiaux & de plusieurs denrées, &c.

De nous faire connoître le vœu de la nature pour châque ville, & de nous persuader à nous ouvrir réciproquement les portes de nos petites villes, finiroit toutes nos infortunes & nous rendroit sans autre, aussi industrieux, que le sont d'autres nations.

Daignés MM., d'examiner ce cahier point à point & de peser aussi l'ensemble de mes agens. Dès que nous pensons sérieusement à faire valoir nos sols dissérens, nous réuissirons indubi-

indubitablement. Du passé nous n'avons pas eû de principe fondamental. Mon observation sur les propriétés particulières des sols ex-& intérieurs, & les régles, que j'ai crasonnées pour faire valoir les sols & nos végétaux d'usage principal l'un par l'autre, nous meneront, j'espère, insensiblement à résormer & à perfectionner notre œconomie rurale dans toutes ses parties grandes & petites.

Si nous voulons accélerer nos progrès de l'agriculture, ne tardons pas d'arrêter la dépopulation. Appliquons nous surtout à peupler une contrée par l'autre, en faisant subsister libéralement les contrées indigentes, du superflu des contrées aisées; les unes & les autres, auront plus d'aptitude pour avancer efficacément la population. Et si nous voulons, que les progrés, que nous ferons dans l'agriculture aient de la stabilité, ne perdons pas un moment à vivisier les villes d'après un système bien médité.

Il me fâche bien, MM., de voir qu'il seroit dispendieux d'amasser d'après mon projet,
& dans peu de tems, les meilleures régles de la
culture de tous nos végétaux d'usage principal;
d'arranger au mieux les matériaux des almamanachs; de composer dans la perfection le
dialogue pour le peuple cultivateur, aussi bien
que le livre raisonné, où seroient tracé l'éducation systématique à l'industrie pour notre
jeunesse, & les genres de commerce, d'arts

& de métiers auxquelles châque ville doit s'appliquer.

Tout cela demanderoit qu'une couple d'observateurs excellens parcourussent le canton, & exigeroit des veilles & un travail trop considérable, pour n'être pas richement paré: mais cela fait, nous navigerions vent en poupe, & tous nos grands voiles déplorés.

N'avés vous pas déja éprouvé qu'il est des citoiens zélés pour le bien public? Essaiés, MM., de les provoquer; & il se trouvera des amis des hommes & de la patrie, qui vous mettront en état de remplir quelques uns des objèts qui vous paroîtront les plus importans. Dans peu d'années vous auriés conjointément la gloire d'avoir ajoûté cent mille écus au revenu annuel de l'état, & la satisfaction d'avoir augmenté d'un million notre nécessaire,

A ce défaut il vous restera Messieurs, vos aiguillons ordinaires, & en continuant de diriger vos questions & vos travaux œconomiques d'échellon en échellon, au système que vous aurés trouvé le plus convenable pour faire notre bonheur, vous ne sauriés manquer d'avancer petit à petit, dans votre carrière glorieuse, & de jouir de quelques fruits de vos travaux généreux; si à mesure que vous épuiserés les matières de votre système, vous voulés bien nous dire châque année:

"Chers habitans des villes & des monta"gnes, qui êtes désœuvrés : & vous cultiva"teurs nos amis, quittés telles erreurs. Prati"qués avec confiance telles choses. Nous
"avons approfondi ces matières par nos re"cherches, & infailliblement les préceptes,
"que nous vous donnons vous feront pro"spérer!

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect

## MESSIURE

and the first water of the family

off and the state of the state

GREND près de MORAT le 17. Mors

J. F. H.